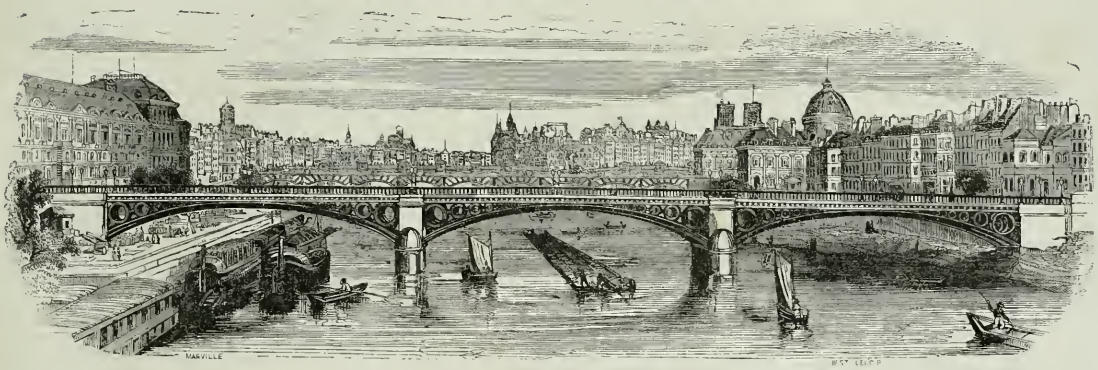
L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30 f.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N° 306. VOL. XII. — SAMEDI 6 JANVIER 1849.
Bureaux, rue Richelieu, 60.

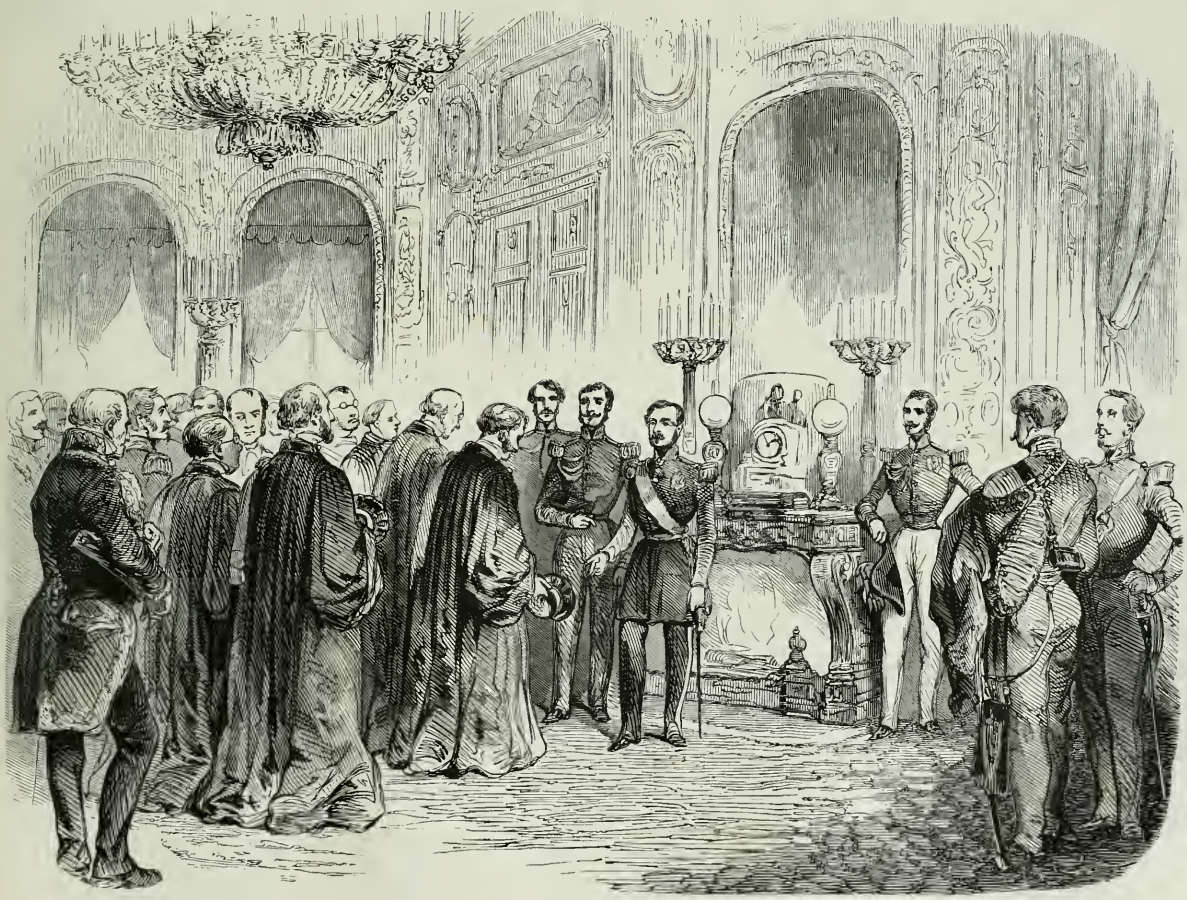
Ab. pour les Dep. — 3 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 32 f.
— l'Etranger. — 10 f. — 20 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. *Réception du 1er janvier à l'Elysée-National.* — **Etrennes ministérielles**, quatrains par Pihrac. — **A propos de l'impôt sur le sel.** *Costumes de travail et de fête des sauniers et porteuses de sel du bourg de Batz; Marais salants du bourg de Batz; Raffineries de sel du Pouliguen; Atelier d'évaporation.* — **Pacte du Revenant**, par Dickens, analysé et traduit par A. Joanne. — **Courrier de Paris.** *Le jour de l'an; Le jour des Rois*, Fantaisies, par M. Walcher. **Revue littéraire**, par A. Dufat. — **Chronique musicale.** — **Prédictions pour l'année 1849** Dix-huit caricatures, par Quillenbois. — **Le jour de l'an à Canton**, par M. Ch. Lavollée. — **Retour de Madrid à Paris en 1834** (suite et fin), par Louis Viardot. — **Les courses de l'année courante.** — **Caricature** — **Variétés.** — **Rébus.**

Histoire de la Semaine.

Nous avons laissé le sel, la semaine dernière, au début d'une carrière que personne ne soupçonnait devoir être aussi accidentée et aussi orageuse. On se rappelle que le gouvernement proposait la réduction de l'impôt au tiers du droit actuel, c'est-à-dire à 10 centimes au lieu de 30 par kilo-



Réception du 1er janvier à l'Elysée-National.

gramme, mais à partir du 1er janvier 1850 seulement. La commission de l'Assemblée chargée de l'examen préalable de la question adoptait le même chiffre, mais voulait que cette réduction commençât à courir du 1er juillet 1849.

Ces deux propositions n'ont pas même été mises aux voix. Il en est surgi une troisième de M. Anglade tendant à faire partir la diminution des deux tiers du droit du 1er janvier 1849. A titre d'amendement, cette dernière a obtenu la priorité, et son auteur a eu le bon esprit de dire peu de mots pour la soutenir. Il répondait à l'opinion d'une majorité aveugle qui marchait droit au but sans se préoccuper des difficultés, des impossibilités même qui pouvaient se rencontrer sur la route. Les explications pleines de loyauté de M. Passy, ses arguments tirés de l'étendue du déficit assuré du budget de 1849, rien n'y a fait, et, quoique les membres de la commission, partisans sincères de la réduction, eussent voté contre l'amendement, il a été adopté à une majorité de 403 voix contre 360. La délibération sur les autres articles a amené une circonstance qui a pensé faire revenir sur cette première résolution. M. Desjobert le libre échangiste, l'anti-Algérien, M. Desjobert, qui proposait il y a quelques années de renoncer à notre colonie du nord de l'Afrique et de dégrever complétement le sel, soutenant avec beaucoup d'esprit que l'économie énorme que l'on faisait d'un côté compenserait et au delà les ressources dont on se priverait de l'autre; M. Desjobert a, dans la discussion nouvelle, présenté un amendement qui supprime tous les droits différentiels et réduit les droits protecteurs contre l'introduction du sel étranger à 50 centimes sous pavillon français et à 1 franc sous pavillon étranger. L'intérêt du consommateur, si bien servi par l'amendement Anglade, ne se trouvait plus d'accord avec l'intérêt des producteurs. La proposition a donc trouvé de chauds adversaires parmi ceux-ci; mais elle n'en a pas moins été adoptée, et cette adoption était de nature à donner quelque espoir aux adversaires de l'ensemble du projet. Grâce à ce secours et à la demande du scrutin secret qui venait rendre la liberté aux consciences qui ne savent pas braver l'impopularité, la majorité relative de 43 voix qui s'était prononcée au premier scrutin, n'a plus été que de 9 voix au dernier. Quoi qu'il en soit, c'en était assez pour que la réduction fût définitive, et déficit accru, le crédit du Trésor fort troublé, et l'existence du nouveau cabinet mise en quelque sorte en question.

Mais, pendant que M. le ministre des finances faisait ses calculs pour reconnaître s'il devait renoncer à se charger de la direction du Trésor dans les conditions nouvelles qui lui étaient faites, ou s'il pouvait, à force de dévouement, d'énergie et de résolution, se flatter encore de vaincre les difficultés accrues, pendant qu'il avait le louable courage d'adopter cette dernière détermination, le cabinet se trouvait mis à une bien autre épreuve. Déjà M. le ministre de l'intérieur s'était vu dans la nécessité d'opposer une résistance opiniâtre à la volonté exprimée par M. le président de la République de nommer M. de *** à la direction des Musé s. « Je désire que cette nomination soit faite immédiatement, » disait M. le président de la République, et son ministre de lui répondre en souriant : « C'est impossible. » — « Mais je l'exige, » reprit M. Louis Bonaparte. — « C'est absolument impossible, » répliqua encore M. de Malleville avec un sourire plus marqué. Nous ne comprenons pas bien ce qu'il y avait sous ce refus et ce sourire, mais M. le président, lui, parut le comprendre et n'insista plus.

Mais le lendemain (cette fois pour un motif avouable apparemment), M. le président de la République écrivit à son ministre de l'intérieur une lettre pleine d'exigences telles et écrites sur un tel ton que, lorsque M. de Malleville eut communiqué cette épître à ses collègues, tous, unanimement, chargèrent le président du conseil de porter à l'Elysée leurs démissions. M. le président de la République crut devoir conjurer à tout prix cette détermination, et l'homme qui peu d'heures auparavant disait, en exigeant la distraction des dossiers des Archives, la nomination de préfets invraisemblables, impossibles, et la mise immédiate en liberté des détenus de Saint-Lazare : « *Je veux*, j'entends... » ce même homme, mieux inspiré, offrit toutes les satisfactions désira les et même de se rendre au ministère de l'intérieur pour y faire agréer ses excuses à M. de Malleville. Le cabinet regarda la réparation comme complète et se décida à demeurer pour éviter dès l'abord un éclat dont la portée pouvait être déplorable. Quant a M. de Malleville, il préfera se retirer, et son collègue, M. Bixio, estimant que c'était en effet le meilleur parti, l'adopta également. — Le lendemain matin, le *Moniteur* nous apprenait que M. Léon Faucher passait des travaux publics à l'intérieur; qu'il était remplacé par M. Lacrosse, et que M. Buffet remplaçait M. Bixio. — Tous les almanachs annoncent de nouveaux et prochains orages.

La question de l'amnistie a encore été portée à la tribune. Cette fois ce n'était plus par M. Lagrange : M. Théodore Bac l'avait remplacé. A en croire l'honorable membre, les retards apportés à cette discussion auraient déconcerté les espérances qui se rattachaient à l'avénement du président de la République. Nous pensions, a-t-il dit, que les intentions du président de la République avaient été exprimées aussi clairement que possible, et il a mis la Chambre en demeure de manifester sa volonté sur cette question si délicate, demandant que la discussion fût inscrite à l'ordre du jour de mercredi prochain.

Cet appel, exclusivement adressé à l'Assemblée, dispensait le gouvernement d'intervenir dans le débat; aussi l'attitude des ministres était-elle celle de la neutralité; mais la Montagne de 1848 a tenu à connaître la pensée du pouvoir; ses exclamations maintes fois renouvelées ont fait monter à la tribune M. Odilon Barrot. Tout le monde a eu lieu de s'en applaudir, excepté ceux pourtant qui l'avaient provoqué à prendre la parole. M. le ministre de la justice a déclaré que le gouvernement s'était préoccupé de cette grave question, et qu'il n'avait rien a retrancher des paroles prononcées par le président de la République, paroles acceptées comme un symbole politique par ceux auxquels a été confié le dépôt du pouvoir. Leur vœu le plus sincère est que la République soit bientôt établie sur des bases assez solides pour qu'on puisse, sans danger, écouter la voix de la générosité. Ces paroles, dictées par une politique qui prend conseil à la fois de l'humanité et de la prudence, ont excité de bruyantes rumeurs dans les régions de l'Assemblée où surgis ent d'ordinaire les tempêtes. Mais l'interruption, au lieu de déconcerter l'orateur, lui a suggéré l'un de ces mouvements oratoires qui réduisent au silence les adversaires les plus passionnés. « Eh quoi! s'est-il écrié, on parle d'amnistie, on la demande à jour et heure fixes, et on lui donne pour préliminaires des menaces violentes qui sembleraient annoncer le retour des jours néfastes! C'est une étrange manière de recommander une mesure de clémence que de l'accompagner de pareils commentaires, que de commencer par nier les droits de la justice la plus souveraine, celle que l'Assemblée nationale a exercée au nom de la société même!

« On conteste le droit de l'Assemblée. Est-ce donc à titre de protestation qu'on veut faire entendre le cri d'amnistie? est-ce en condamnant les représentants du pays qu'on prétend faire atténuer les condamnations portées contre ceux qui se sont audacieusement attaqués aux lois, a la liberté et à la civilisation? »

L'effet de ces paroles a été électrique, et les rumeurs de la Montagne se sont perdues au milieu des acclamations de l'Assemblée entière.

M. Odilon Barrot, lorsqu'il a défini ensuite le rôle du gouvernement, s'est maintenu à la hauteur de sentiments et de pensées qui avaient inspiré cette foudroyante allocution jetée à ses interrupteurs. Il a dit que la première condition imposée à ceux qui sollicitent l'indulgence des pouvoirs publics était de donner à la société des gages de respect; qu'alors le gouvernement, dans sa sécurité et dans sa grandeur, pouvait étendre la main sur les coupables et les faire participer aux bienfaits de cette sécurité par un oubli généreux. — M. Bac a voulu répliquer : la réplique est l'écueil de beaucoup d'avocats. A son insistance pour la fixation a mercredi, on a opposé la demande de l'ordre du jour, et l'ordre du jour a été voté par une majorité immense.

Le gouvernement, dans la personne de M. Odilon Barrot, a fait acte de sagesse, d'élévation et de force.

Les réceptions du jour de l'an au palais de l'Elysée ont été nombreuses. Le respect dû à l'élu du suffrage universel assurait un grand concours. Une naturelle curiosité a encore grossi les rangs. Les membres de l'Assemblée nationale ont distingué certains personnages qui entouraient M. le président de la République. MM. les officiers de la garde nationale, reçus dans le jardin, ont particulièrement remarqué le froid.

Mardi dernier, pour sa première séance de la semaine et de l'an de grâce 1849, l'Assemblée nationale s'est occupée de son règlement. Doit-elle se soumettre, aujourd'hui qu'elle a terminé son œuvre de constituante, aux précautions qu'elle a imposées aux assemblées législatives pour parer aux inconvénients de la précipitation? Doit-elle s'imposer, contre les votes d'entraînement, une seconde, une troisième lecture? M. Dupin l'aîné l'avait parfaitement établi, sans passionner le moins du monde le débat. Tout à coup monte à la tribune M. l'abbé Fayet, annonçant qu'il va *déchirer les voiles*. Cela voulait dire qu'au fond d'une proposition réglementaire, il soupçonnait l'intention de remettre en question un vote qui, à ses yeux, est l'un des plus beaux titres d'honneur de l'Assemblée; et, à ce sujet, il a fait une tirade éloquente contre l'impôt inique dont la Chambre avait fait justice. L'orateur sait bien qu'on a allégué le danger d'une perturbation dans les finances; mais, dans son opinion, le plus grand mal n'est pas là. Depuis que la science économique est venue illuminer le monde, on a imaginé de régler les recettes sur les dépenses, au lieu de régler, comme par le passé, les dépenses sur les recettes; or, ce qu'il veut, c'est qu'on revienne aux saines doctrines, et qu'au lieu d'un peuple fait pour le budget, on ait un budget fait pour le peuple. Echauffé par le succès de ces antitheses dont M. Passy devait bientôt assigner la valeur historique, l'orateur a terminé son discours par une épigramme à l'adresse de M. Dupin, qui avait dernièrement fait allusion à un souvenir de l'histoire de Macédoine, à l'appel si hardiment interjeté par une vieille femme de Philippe ivre à Philippe à jeun. « Ce que je sais, moi, s'est écrié Mgr l'évêque d'Orléans, c'est que, de notre temps, *les budgets sont toujours ivres et le peuple toujours à jeun.* »

Cette saillie a fait merveille; les félicitations de la Montagne ont succédé aux applaudissements; rien n'a d'abord manqué au triomphe oratoire de M. l'abbé Fayet; mais la réaction ne s'est pas fait attendre, et les rieurs sont passés du côté de M. Dupin, lorsqu'on a appris de sa bouche et par le témoignage du *Moniteur* que M. l'abbé Fayet avait voté contre le mémorable amendement de M. Anglade, et qu'il avait même adjoint son nom a ceux des cinquante représentants qui ont réclamé le scrutin secret pour le vote définitif sur l'ensemble de la loi.

M. le ministre des finances a pris à son tour la parole et a réduit à leur juste valeur les éloges qu'on avait si malencontreusement donnés à un passé plein d'exactions pour le peuple, autrefois *taillable et corvéable à merci*. Il ne s'en est point tenu a cette rectification; mû par le sentiment des devoirs que lui impose la difficile mission dont il s'est chargé, il a protesté, avec une juste sévérité, contre des paroles imprudentes qui tendent à inspirer aux contribuables de déplorables méfiances sur la légitimité des demandes d'argent qui leur sont faites au nom et dans l'intérêt du pays. Les paroles de M. Passy, qui ne visait pas à un succès d'hilarité, ont produit une profonde impression sur l'Assemblée.

Une dernière réfutation restait à faire; M. Sénard s'en est chargé, en sa qualité de président de la commission du règlement. Il a prouvé que les dispositions soumises a l'Assemblée n'étaient nullement un expédient de circonstance. La commission les avait élaborées et adoptées avant qu'il fût question de l'impôt sur le sel.

Rassurée sur tous les points, la Chambre a sanctionné par son vote les nouveaux articles réglementaires qui lui étaient déférés. Sauf les cas d'urgence, que l'on a réservés, tous les projets de lois seront désormais soumis à l'épreuve de trois délibérations, séparés par cinq jours d'intervalle.

Conservons pour l'histoire l'idée la plus ébouriffante de la semaine. C'est celle du citoyen Antoine, représentant de la Moselle, qui a déposé sur le bureau de l'Assemblée et fait distribuer a ses collègues la proposition suivante renvoyée à M. Cham :

« Citoyens représentants, l'exercice des employés pour obtenir la contribution sur les boissons est odieux, je le supprime.

« La contribution indirecte frappant injustement le pauvre autant que le riche, j'en dispense le pauvre.

« L'ouvrier, pouvant se dispenser de prendre sur le revenu de son travail pour la contribution indirecte qu'il ne paierait plus, se trouve avoir le prix de sa journée augmenté d'autant sans que le patron lui ait payé davantage.

« L'on sait bien trouver celui qui fait usage du fusil de chasse pour lui faire payer une contribution de 20 francs; l'on pourrait également trouver celui qui fait usage de l'habit, du chapeau et de la redingote, pour lui faire payer une contribution indirecte sur ces objets par les moyens ordinaires

« La contribution indirecte sur les boissons, tabacs et sel rapporte annuellement environ....

« On peut la retrouver de la manière suivante :

« Celui qui voudra faire usage de l'habit paiera pour la contribution indirecte de l'année a courir, dans la première quinzaine de janvier, la somme de 100 francs; il se trouvera bien en France un million de citoyens qui porteront l'habit malgré la contribution de 100 francs

« Celui qui fera usage du chapeau paiera au même titre et au même terme la somme de 20 francs par an; il se trouvera bien 5 millions de citoyens qui porteront des chapeaux, ce qui procurerait encore 100 millions.

« L'on paiera 5 francs pour la redingote; on trouvera encore bien pour cet objet 5 millions de contribuables, ce qui donnera 25 millions.

« L'on m'accordera bien que j'estime au plus bas le nombre de mes contribuables, et que l'on pourra s'assurer la contribution par des moyens faciles qui n'auront de l'odieux pour personne, et qui ne coûteront rien au Trésor, sinon très-peu d'argent.

« Ainsi, voici comme je présente mon décret :

PROJET DE LOI.

« Art. 1er. Celui qui fait usage de l'habit paiera au percepteur de sa circonscription la somme de 100 francs dans la première quinzaine du mois de janvier, sur quittance spéciale du percepteur.

« Art. 2. Celui qui fera usage de chapeaux paiera la somme de 20 francs, au même titre et au même terme que dans l'article 1er.

« Art. 3. Celui qui fera usage de la redingote paiera 5 francs, comme à l'article 1er.

« Art. 4. L'uniforme civil ou militaire, la blouse, la veste et la casquette ne sont pas assujettis à la contribution indirecte. »

Et la feuille de vigne, sera-t-elle donc un costume franc de droits? On s'attend à une proposition de taxe sur ceux qui se lavent les mains.

La junte suprême d'Etat qui exerce à Rome le pouvoir exécutif vient de réorganiser le ministère, qui se trouve maintenant composé comme il suit : MM. Muzzarelli, à l'instruction publique avec l'*interim* des affaires étrangères; Galeotti, à l'intérieur; Mariani, aux finances; Sterbini, au commerce et aux travaux publics; Campello, à la guerre. Dans cette liste se fait nécessairement remarquer l'absence du comte Mamiani. Il fut le chef de l'opposition sous le régime constitutionnel, et il s'était efforcé ensuite de modérer le mouvement qui poussait le parti libéral hors de toutes les voies raisonnables. Aujourd'hui il reste en arrière; il tombe, dépassé par MM. Bonaparte, Sterbini, Galetti, Pantaleoni. L'homme important du ministère romain est à présent M. Sterbini, un des ennemis les plus déclarés de la papauté. Il est douteux pourtant que Rome veuille obéir aveuglément à l'impulsion de ses doctrines. Déjà les députés hésitent sur la convocation d'une constituante. Ceux qui tiennent en effet leurs pouvoirs du statut constitutionnel, de quel droit viendraient-ils déclarer qu'il n'y a plus ni constitution, ni souverains, ni lois de l'Etat, ni antécédents historiques?

Les journaux de Rome du 22 décembre, d'après une lettre de Civita-Vecchia du 20, supposaient le pape arrivé dans le port de cette ville, à bord du bateau à vapeur français *le Ténare*, à cause de l'attitude mystérieuse que semblait prendre ce navire, dont personne ne pouvait approcher, et qui se trouvait flanqué d'un bâtiment à vapeur anglais. A ces suppositions, il faut opposer l'arrivée à Marseille, le 27, du paquebot *le Virgile*, qui avait quitté le 22 la ville de Gaëte, où le pape continuait de séjourner. Il est probable, comme nous l'avons annoncé, que si le pape devait quitter Gaëte, il n'en sera parti qu'après les fêtes de Noël, qui ont eu lieu le 25 et le 26 de décembre dernier.

Le prince de Windischgraetz exerce aujourd'hui à Presbourg les persécutions avec lesquelles il a naguère épouvanté Vienne.

Etrennes ministérielles.

La facétie rimée qu'on va lire nous arrive de Toulouse par la poste. Nous n'avons pas besoin de dire que nous ne faisons en l'insérant que rendre hommage à la rime; nous protestons contre des sentiments qui n'exagèrent pas, à la vérité, le ton ordinaire de la satire et de l'épigramme, mais qui jurent avec le ton pacifique de ce recueil. C'est la dernière fois que nous dérogeons à notre parti pris de refuser les communications de ce genre.

Voici Barrot d'abord, Jupiter de l'Olympe,
A son air radieux, à son regard qui grimpe
Vers les cieux, source ouverte à toute âme de bien!
Qui croirait que monsieur Barrot ne pense à rien?

Hippolyte Passy, le Colbert de la troupe,
Monté sur le budget, le déficit en croupe,
Court sus à Février soupçonné de recel:
Il a perdu la poste, il a raté le sel.

Monsieur Drouyn de l'Huis, affaires étrangères.
— On ne dit pas qu'il soit étranger aux affaires;
Mais l'étranger chez nous, monsieur Drouyn de l'Huis,
Pourra se faufiler, si vous ne fermez l'huis.

Cherchant un successeur à Lamoricière,
Le cénacle en son sein a fait venir Rullière.
— Eh! Boileau-Despréaux n'a-t-il point quelque part
Médit des héritiers d'Alphane et de Bayard?

De l'instrument rustique au trident de Neptune,
Comme un vieillard qui va de la blonde à la brune,
Tracy passe en bronchant et d'un pas inégal,
Excellent agronome et douteux amiral.

Celui-ci n'est pas beau, mais sa bonne nature
Trouve bien comme elle est sa grotesque figure;
Toujours content de soi, toujours prêt à faucher
Tout sainfoin que n'a pas semé Léon Faucher.

L'instruction publique unie avec les cultes
S'abandonne en ménage à des combats occultes;
Pour les mettre d'accord on appelle Falloux:
Les moutons révoltés n'appellent pas les loups.

Du pays habité par feu Mathieu Dombasle,
Nous est venu Buffet apporté par la malle:
Il n'est tel que venir à propos, ce dit-on;
Ce ministre naquit d'un discours de Proudhon.

A nos marins longtemps vous fûtes tutélaire,
Mais les travaux publics manquaient d'un titulaire;
Voilà pourquoi, Lacrosse, on vous mit aux Travaux:
Notre flotte vous prête aux chemins vicinaux.

Celui-ci de Paris est l'élégant édile,
Auvergnat engraissé de justice civile;
Un homme heureux, qui porte écrit sur son chapeau:
C'est moi qui suis Berger, Guillot de ce troupeau.

Rebillot, Changarnier (car les deux font la paire)!
Voilà l'œil et le bras en qui le Prince espère.
Ils espèrent aussi. — Quoi donc espèrent-ils?
— Ils espèrent en vous, *militaires-civils*.

Enfin, voici Bugeaud, celui que la patrie
Envoie à ses soldats pour sauver l'Italie;
Il part, il est parti par le chemin de fer:
Il campe à Bourges..... près la barrière d'Enfer.

PIBRAC.

A propos de l'impôt sur le sel.

Le paysage que l'on découvre du haut des murs de Guérande, ce vieux débris féodal de la splendeur des anciens ducs de Bretagne, est bien, sans contredit, le plus merveilleux qu'il soit possible d'imaginer. A vos pieds, sur le revers de la colline que vous dominez, ce ne sont d'abord que des vignes; mais bientôt le terrain s'aplatit; d'innombrables réservoirs, encadrés dans un inextricable réseau de digues et de sentiers, réfléchissent comme autant de miroirs les rayons du soleil: ce sont les *marais salants*. Des milliers de monticules, polis et luisants comme des dômes d'argent, sont disséminés, çà et là, sur l'immense étendue de la plaine; ce sont les meules de sel, les récoltes de la saison, et quelquefois celles des années précédentes, qui attendent patiemment, sous leur enveloppe d'argile, l'heure de la vente et de l'exportation. Enfin le sol se relève sur une longueur d'environ deux lieues, c'est la côte, côte aride et nue, sur laquelle le vent de mer brûle toute végétation et ronge toute pierre. Trois clochers néanmoins se dressent sur cette bande de terre inculte: celui du *Pouliguen*, à l'est, puis les clochers gigantesques du bourg de *Batz* et du *Croisic*, dont toutes les sculptures et les ornements extérieurs, bien qu'en granit, s'envolent incessamment en poussière. Au delà, c'est l'Océan vert et le ciel bleu, c'est-à-dire l'immensité et l'infini.

Plusieurs historiens, appuyant leur assertion sur un passage de Strabon et sur quelques coutumes locales, ont cru pouvoir affirmer que la bande de terre sur laquelle les trois bourgs dont nous venons de parler se trouvent situés, alors entièrement séparée du continent par la mer, avait été primitivement habitée par des femmes samnites, espèce de prêtresses en délire qui venaient s'y livrer, loin du regard et du commerce de leurs maris, à toutes les pratiques d'une religion cruelle et insensée. Ce qui paraît plus certain, c'est que, vers le milieu du quatrième siècle, après la dispersion, par l'empereur Julien, des barbares qui avaient pénétré dans les Gaules, cette terre, qui, ainsi que l'indique son nom, était encore une île, devint le repaire d'une horde de pirates saxons.

On comprend que nous n'avons point rappelé sans motifs un pareil événement. C'est qu'en effet, par un prodige historique dont on ne rencontre ailleurs aucun exemple, tandis qu'au Pouliguen, au Croisic, à Guérande, partout enfin autour d'eux, les races succédaient aux races ou se fondaient entre elles, les habitants de l'ancienne île de Batz, seuls, adossés du côté de la mer à des rochers inaccessibles, séparés de tous leurs voisins par des falaises ou des marais infranchissables, conservaient dans toute sa pureté primitive leur type originel, ce type athlétique que l'on ne retrouve que dans le nord de l'Europe et qui contraste si fort avec celui des paysans des environs.

Aujourd'hui encore, en dépit des adoucissements nombreux introduits dans nos mœurs, ces hommes et ces femmes persistent orgueilleusement à ne s'allier qu'entre eux; ils ne forment pour ainsi dire qu'une seule famille, et la confusion des noms y est devenue telle, qu'il leur a fallu, pour se distinguer, y substituer l'usage des sobriquets.

Le costume des habitants du bourg de Batz n'est pas moins digne de l'admiration des voyageurs. Aucun autre au monde ne présente à l'œil ni plus d'originalité ni plus de magnificence. Mais comment ma plume se hasarderait-elle à décrire un costume que, soixante ans, les crayons, les pinceaux même les plus exercés ont tous été jusqu'à présent inhabiles à représenter! Comment rendre l'effet de ce chapeau à larges bords si étrangement relevé sur le côté; de cette collerette de mousseline qui se rabat sur les épaules; de ces vastes braies de laine blanche; de ces jaunes souliers de daim; de ces nombreux gilets, tous de longueur différente et superposés par étages de manière à laisser paraître les bandes de couleurs variées qui en garnissent les bords inférieurs! Comment exprimer la grâce que donne à la physionomie des femmes cette coiffe étroite, dont les pans, rattachés sous le menton, leur encadrent le visage; le riche aspect de ces larges manches bordées de velours; la coquetterie de ce jupon à plis serrés, légèrement relevé par une ceinture de soie; l'élégance de leurs bas rouges à fourchettes de couleur!

La première fois que j'arrivai à Batz c'était un dimanche; j'avais choisi ce jour avec intention; les vêpres finissaient; les fidèles sortaient à flots pressés par les portes de la vieille église. Je remarquai parmi eux quelques femmes encapuchonnées dans une espèce de demi-manteau en laine noire, revêtues extérieurement d'une toison très-longue et très-fournie. Près d'elles s'avançaient gravement des hommes enveloppés de grands manteaux noirs coupés à l'espagnole, et le bord relevé du chapeau tourné, contre l'habitude, en avant. On m'apprit que c'était le costume de deuil. Presque en même temps deux mariées de la veille traversèrent la foule: l'une portait des manches de laine blanche à revers bleu-de-ciel, l'autre des manches de laine écarlate à revers blancs; toutes deux un plastron de drap d'or sur la poitrine, une ceinture brodée d'or autour du jupon, des fourchettes d'or à leurs bas, et, dans leurs pieds, de petites mules de bois vertes, absolument pareilles, pour la forme, à celles que nous voyons encore aux pieds de quelques-unes de nos religieuses.

Peu à peu le terrain de l'ancien cimetière se déblaya; je m'éloignai moi-même, et passai du côté opposé de l'église, dont je voulais examiner avec soin les détails. Tout à coup je me trouvai sur la côte; à cent pas environ s'élevait un monticule au sommet duquel se dressait une haute pierre druidique de l'espèce de celles que l'on nomme *men-hir*. Un groupe d'hommes, dans le costume précédemment décrit, y étaient réunis et paraissaient suivre avec curiosité quelques barques de pêcheurs qui passaient au loin sur la mer. Ce groupe était si admirablement composé, il ressortait d'une façon si merveilleuse sur le ciel, les hommes qui le formaient avaient tant de dignité dans les poses, tant de noblesse dans les gestes, que je ne pus résister au désir d'approcher; bientôt je fus au milieu d'eux; je ne saurais dire ce qui se passa en moi à la vue du nouveau paysage qui se déroula aussitôt sous mes yeux.

J'avais derrière moi la haute tour de l'église, consacrée, comme on sait, à saint *Guignolet*, et les ruines abandonnées de la chapelle de *Notre-Dame du Mûrier*. La mer, qui montait en ce moment, poussée par un fort vent du sud-ouest, brisait avec fureur à mes pieds et lançait dans l'espace une écume mousseuse dont les flocons retombaient en pluie imperceptible sur les rochers; partout ailleurs, à mes côtés, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, je n'apercevais plus que des sables, dans lesquels se roulaient, en jouant, quelques mules en liberté.

Plusieurs puits ont été creusés au milieu de ces sables. Des jeunes filles, les jambes nues et le jupon à demi retroussé, au moyen de la ceinture dont nous avons parlé, s'y rendaient ou en revenaient, portant sur la tête leurs amphores de grès rouge, dont la forme elle-même rappelle les plus gracieuses poteries de l'antiquité. Au puits le plus voisin, un vieillard assis sur la margelle désaltérait sa mule à l'eau qui s'écoulait du trop-plein des vases.

Un instant, je l'avoue, j'oubliai complétement le lieu où je me trouvai. Ces sables et ces puits, n'était-ce pas le désert? Ces jeunes filles n'étaient-elles point les filles de Nachor, parmi lesquelles Eliézer attendait Rebecca?

En vain je cherchais ces beaux arbres, en vain je m'efforçais d'écouter le chant de ces oiseaux joyeux qui ornent et charment habituellement nos campagnes. Pas un arbre, pas un brin d'herbe autour de moi; quelques plantes bizarres, isolées, inconnues; au-dessus de ma tête, des oiseaux gigantesques, au cri lugubre et d'un plumage que je n'avais jamais vu.

Enfin une escouade de douaniers qui allait relever des factionnaires sur la côte passa devant moi: je me rappelai que j'étais en France.

Quand je sortis de mes réflexions, il était déjà tard; le soleil avait disparu derrière les ondulations des dunes; et le premier croissant de la lune commençait à s'élever au-dessus du redoutable écueil de *Pierre-Percée;* mes compagnons avaient disparu; mais j'aperçus une jeune fille qui s'avançait avec précaution dans l'ombre du men-hir auquel j'étais adossé. Elle approcha, sans me voir, jusqu'au pied de la pierre, y déposa un petit peloton de laine filée; puis, tombant aussitôt à genoux:

« Croissant! joli croissant! dit-elle, fais que j'oublie en mon dormant celui que je ne puis épouser dans mon vivant! »

Cette étrange invocation me fit tourner la tête; la jeune fille tenant son regard levé vers le joli croissant. J'avais bien déjà remarqué, avec surprise, le teint éblouissant de ces femmes, qui passent leur vie exposées aux rayons du plus ardent soleil; mais je n'avais point vu encore un visage aussi frais.

Le lendemain il me fallut partir pour le Pouliguen. A peine sorti du bourg, je vis venir à moi, sur la route, une brillante et nombreuse cavalcade; les bâts des mules étaient tous recouverts d'une magnifique draperie blanche, et chaque cavalier portait en croupe une jeune fille assise de côté derrière lui. C'est ainsi en effet que, dans le pays, les épousés ont coutume de se rendre à l'église. Le marié et la mariée ouvraient la marche. Jugez de mon étonnement lorsqu'en passant près d'eux, je reconnus la jeune fille de la veille! La pauvre enfant avait un bras passé autour du corps de son époux, mais une profonde tristesse était empreinte sur sa physionomie. Alors je me rappelai son naïf pèlerinage au men-hir, et je compris qu'au bourg de Batz comme ailleurs ce n'étaient ni les joues vermeilles ni les riches broderies qui faisaient le bonheur.

Il existe aux environs du bourg de Batz trois villages: *Trégaté*, *Kerralet* et *Noffiat*, dont les mœurs et les costumes offrent peu de dissemblance avec ceux que nous venons de décrire; cependant il faut bien se garder d'en confondre la population avec celle du bourg principal. En effet, ce n'est déjà plus le même type, et, par une bizarrerie jusqu'à présent inexpliquée, ces trois villages sont les seuls de tout le département qui aient conservé l'usage exclusif du dialecte breton.

Cette distinction n'est pas la seule qui différencie les deux peuples. Batz est à proprement parler la capitale du pays des marais salants; les habitants en sont pour ainsi dire les seuls et véritables cultivateurs: de là le nom de *paludiers* qu'on leur donne. Les habitants des villages, au contraire, ne sont généralement que des manœuvres, des journaliers qui leur viennent en aide pendant la saison du travail; on les nomme *sauniers*.

En passant devant les maisons de ces derniers, je remarquai avec étonnement de nombreuses fientes de vache, appliquées, au soleil, contre toutes les murailles. On m'apprit qu'au défaut du bois que leur refuse le pays, c'était ainsi qu'ils préparaient pendant l'été le combustible qui devait les réchauffer pendant l'hiver.

Le procédé de la fabrication du sel par l'évaporation de l'eau de mer exposée au soleil remonte incontestablement à la plus haute antiquité; mais aucune recherche n'a pu nous faire découvrir de quelle époque précise datait la première exploitation des marais salants situés dans le canton de Guérande. Bornons-nous donc à donner quelques détails sur leur conformation et sur l'opération même du *salange*.

Les marais salants se divisent en *salines*. On appelle saline l'assemblage de toutes les *appartenances* nécessaires pour l'évaporation progressive de l'eau de mer et la cristallisation du sel. Chaque saline, indépendamment de sa distribution propre, se compose d'un certain nombre de *dépendances* ou *accessoires*. Ces dépendances sont d'abord un vaste réservoir nommé *vasière*, et quelquefois un second réservoir nommé *cobier*. Le cobier n'a pas la même forme que la vasière. Celle-ci est un bassin d'une seule pièce et d'environ un ou deux pieds de profondeur; le cobier, au contraire, est partagé en plusieurs carrés longs, divisés entre eux par de petits sentiers unis de quelques pouces d'élévation. Des chaussées, hautes d'environ 1 mètre et nommés *bossis*, entourent la saline et la séparent de ses dépendances. Ces bossis n'ont point une dimension déterminée; seulement les parties les plus larges s'appellent des *trémets*. Des conduits souterrains, nommés *coëfs*, pratiqués dans l'épaisseur des bossis, servent à faire communiquer la saline avec le cobier et la vasière.

La saline elle même se divise en un nombre plus ou moins considérable de compartiments, semblables à ceux des cobiers. Ces compartiments s'appellent *fares;* ils occupent habituellement le pourtour de la saline, et communi-

quent, par de petites rigoles nommées *délivres*, avec les bassins intérieurs que l'on appelle *œillets*. Les œillets ne se distinguent des fares que par les *ladures*, c'est-à-dire les petits plateaux circulaires qui occupent le milieu de leurs cloisons; ils n'ont que trois à quatre pouces de profondeur.

Comme on le voit, l'eau une fois introduite dans les vasières, l'opération ne consiste plus qu'à la conduire, en la faisant passer sur le sol échauffé du cobier et des fares, dans les œillets où doit s'achever son évaporation. Les vasières sont alimentées elles-mêmes par un canal principal et de nombreux *étiers* qui parcourent en tous sens le marais; l'exhaussement de leur sol ne permet de les remplir ou de les renouveler que pendant les *revordies*, c'est-à-dire pendant les grandes marées de la nouvelle et de la pleine lune.

Quand le sel est fait, et généralement cette opération demande deux jours, il se trouve divisé en deux parts : à la surface de l'eau est le sel blanc ou *meau*, qui surnage en crême légère; on se sert pour le recueillir d'une espèce de cuiller méplate, nommée *lonce;* ce sel est la propriété des sauniers, à qui les paludiers l'abandonnent pour salaire. Au fond de l'œillet se trouve le gros sel ou sel gris; il est rare que ce dépôt ait beaucoup plus d'une ligne d'épaisseur. Un râteau de bois plein, nommé le *las*, sert à le rassembler sur la ladure. Le lendemain, des femmes, courant pieds nus sur les cloisons glissantes de la saline, le transportent, dans des *gédes* posées sur leur tête, sur les trémets, où il est mis en *mulons*. A la fin de la saison, les mulons sont recouverts d'une épaisse couche de terre glaise, qui, bien façonnée au *battoir*, pourrait, m'a-t-on dit, le conserver pendant dix années sans aucune détérioration.

Costumes de travail et de fête, des sauniers et porteuses de sel du bourg de Batz, d'Escoublac, etc.

Alors s'ouvre pour les habitants du marais une longue ère de désolations et de misères. Il faut bien se garder en effet de juger de la fortune de ces hommes industrieux par la beauté de leur costume du dimanche. Tous les travaux ont cessé; vasières, cobets, salines, tout a été submergé de crainte de la gelée; peut-être aussi la saison a-t-elle été mauvaise; il faut si peu de pluie, si peu de vent pour détruire toutes les espérances de l'année! Que faire au pays? N'est-ce pas assez des enfants pour mener paître les bestiaux dans les fossés des chemins? N'est-ce pas assez des femmes pour répandre sur ces jardins exigus le *goëmon* qui doit les fertiliser?

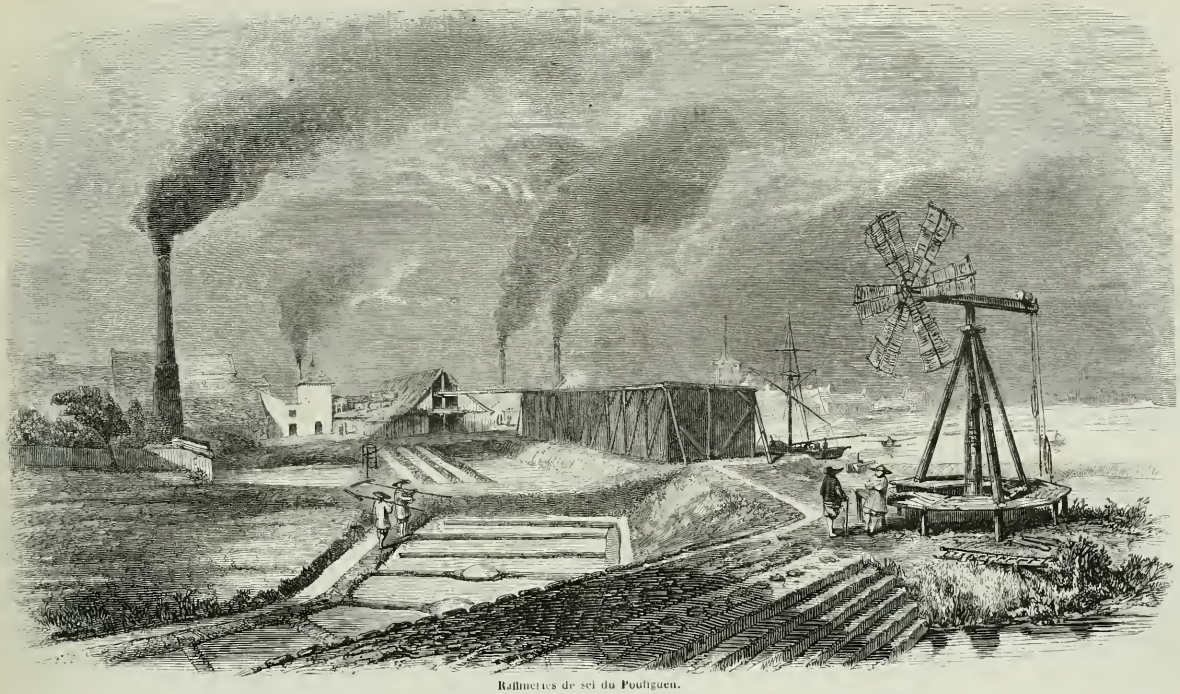
Tous les ans, vers la fin d'octobre, les sauniers et les plus pauvres d'entre les paludiers ont donc coutume de quitter leurs familles et de partir pour la *troque*. C'est alors que l'on commence à rencontrer sur les routes ces longues caravanes de mules, dont les clochettes bruyantes annoncent au loin le passage. Les conducteurs, revêtus de leur costume de voyage, qui est aussi leur costume de travail, c'est-à-dire de leurs grandes guêtres et de leurs vastes blouses de toile blanche, marchent silencieusement derrière, le fouet passé en sautoir autour du corps. Ils vont ainsi, quelquefois à plus de cinquante lieues dans les terres, offrir eux-mêmes le sel qui leur appartient, et dont, depuis une trentaine d'années, le gouvernement leur a permis de passer cent kilogrammes en franchise, sous la seule condition de rapporter une quantité équivalente de blé au pays.

Avant cette libérale concession, les habitants des marais salants ne connaissaient d'autre nourriture que les épaisses galettes et la bouillie noire que l'on fait avec le sarrasin.

Nous avons dit combien le moindre changement dans la température, la moindre variation dans l'atmosphère portaient parfois obstacle à la cristallisation du sel. Aussi quelques habiles industriels ont-ils cherché à remplacer par le feu la capricieuse coopération du soleil. Deux raffineries de sel ont été établies dans le pays, l'une au port du Croisic, l'autre au port de Pouliguen; nous avons examiné avec attention cette dernière. Du reste, comme on le pense bien, la base du procédé est identiquement la même. Également introduite d'abord dans la vasière et le cobier, promenée sur des rangées d'ardoises disposées en degrés, écoulée goutte à goutte le long d'un nombre infini de cordages, mélangée ensuite avec les eaux employées, dans une autre partie de l'usine, au lavage des sels terreux des marais, et avec une notable quantité de ces sels eux-mêmes, l'eau de mer est élevée, au moyen d'une pompe à feu, dans un vaste réservoir, et conduite, par des tuyaux souterrains, dans quatre bassins en fer battu, où elle arrive saturée déjà à 25 degrés. Un fourneau ardent est allumé sous chacun des deux premiers bassins. Bientôt l'eau commence à entrer en ébullition; une vapeur suffocante s'exhale des chaudières; on ferme les portes et les fenêtres; et le lendemain, quand on les rouvre, l'opération est terminée. Les bassins situés immédiatement au-dessus de la fournaise ne contiennent que du sel fin; les deux autres, sous lesquels il n'a passé que de la fumée, ne contiennent que du gros sel; mais c'est la seule différence qui existe entre les deux produits; car leur blancheur est pareille.

Les marais salants sont loin d'être des propriétés aussi avantageuses qu'on s'est plu parfois à l'affirmer. Cent *œillets*, à Guérande, produisent par an, en moyenne, 130,000 kilogrammes de sel gris et 9,100 kilogrammes de sel blanc. Moyennant ce sel blanc et le quart du sel gris, les paludiers exploitant les cent œillets restent chargés de tous les frais relatifs à la culture. Le propriétaire ne demeure donc

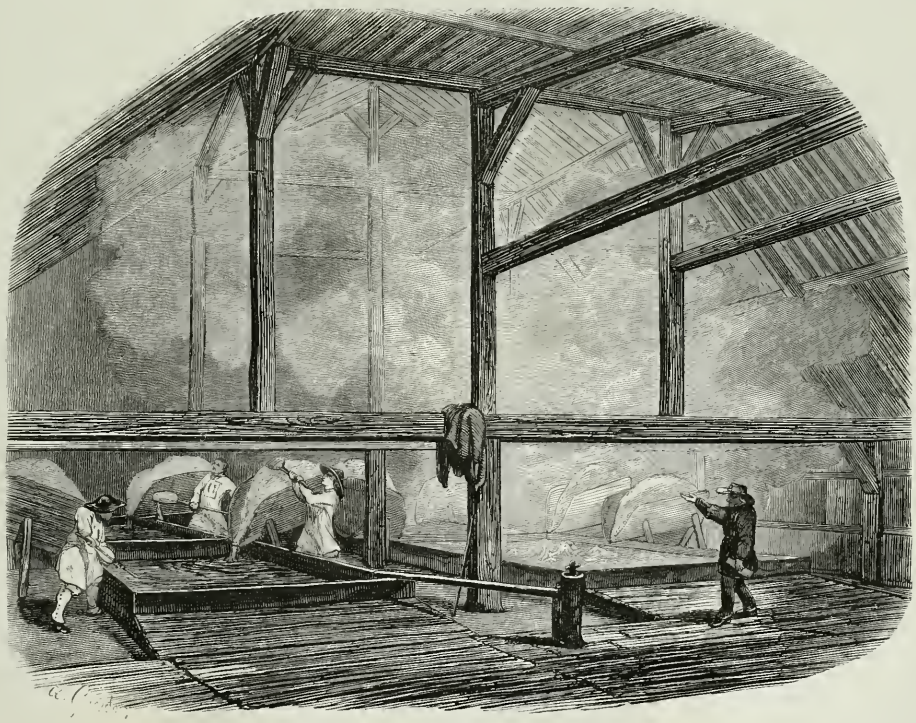
Marais salants du bourg de Batz (Bretagne).



Raffineries de sel du Pouliguen.

posses eur que de 112,500 kilogrammes de sel gris, c'est-à-dire de 1,125 quintaux métriques, qui, au prix du sel sur le marais, environ 1 franc par quintal, représentent une somme de 1,125 francs. Mais ce même propriétaire doit payer : 1° 54 cent 3/4 d'*imposition* foncière par œillet; pour cent œillets : 54 francs 75 centimes; 2° pour frais de réparations annuelles, environ 1 franc 25 centimes par œillet : 125 francs; 3° le transport du sel du *trémet* au siége des gabares, à raison de 6 francs par muid ou 30 quintaux métriques, ce qui fait, pour 1,125 quintaux métriques : 487 francs 50 centimes. Total : 367 francs 25 centimes. Si on retranche ce total du produit brut 1,125 francs, il ne reste donc ne que 757 fr. 75 centimes; et 100 œillets, à 230 fr. chacun, représentant un capital de 23,000 francs, on voit que ce n'est qu'un peu plus de 3 1/4 pour 100 que rendent, à Guérande, les propriétés en marais salants.

Nous venons de dire que le sel ordinaire valait 1 franc le quintal métrique, ou, si l'on aime mieux, 0.01 centime le kilogramme pris sur le marais; mais il s'en faut bien que ce soit là son prix dans le commerce. Le sel est en effet frappé, à sa sortie du marais, d'un impôt considérable; c'est une invention fiscale de l'ancienne monarchie. Comme toutes les taxes, elle ne devait d'abord être que temporaire; mais, comme toutes les taxes aussi, loin de disparaître, elle ne fit que s'accroître. De 8 sous par muid, on la vit bientôt s'élever à 48 sous, puis à 45 livres, et plus tard à 397 livres. A la fin du seizième siècle, on payait le sel, à Paris, 864 livres le muid; et, au commencement du dix-septième, il valait jusqu'à 2,460 francs dans les provinces de grande gabelle. On s'imagine aisément combien un pareil impôt était détesté et par quelles barbaries il était maintenu! Enfin la Révolution vint, qui l'abolit; mais l'Empire ne tarda pas à le rétablir : d'abord, en 1806, à raison de 300, puis de 600 francs, et, en 1813, à raison de 1,200 fr. le muid. La Restauration, en recueillant l'héritage de l'Empire, réduisit cet impôt d'un quart, et le légua ainsi réduit au dernier gouvernement, qui nous l'a lui-même transmis. Le sel était donc encore taxé à 900 francs le muid, c'est-à-dire à 0,30 centimes le kilogramme, avant le décret du 28 décembre, qui réduit le droit de 30 centimes à 10 centimes le kilogramme.



Atelier d'évaporation.

Nous n'avons certes point la prétention de développer ni de discuter ici les nombreuses controverses auxquelles l'impôt du sel a donné lieu; mais voici quelques chiffres qui suffiront, je l'espère, pour faire comprendre la question à nos lecteurs.

La production annuelle de la France est aujourd'hui, d'après les documents officiels de :

Marais salants.	2,639,222 quint. mét
Laveries en activité.	111,374
Mines de sel gemme exploitées. . .	120,609
Sources salées exploitées.	314,290
TOTAL.	3,385,495 quint. mét.

D'après les mêmes documents, la consommation annuelle est de :

Déchet et pêcheries.	385,495 quint. mét.
Industrie de la fabrication des sondes.	550,000
Consommation des habitants. . . .	2,450,000
TOTAL.	3,385,495 quint. mét.

Les 2,450,000 quintaux consommés par les habitants étaient seuls frappés de l'impôt, et, à raison de 30 c. par kilog. ou 30 fr. le quintal, rapportaient annuellement à l'État 73,500,000 fr. A la vérité, il faut déduire de cette somme, pour frais de douanes et de contributions directes, environ 13,500,000 fr., d'où il ne restait réellement pour le fisc que 50,000,000 fr.

Des documents positifs nous apprennent qu'avant notre première révolution, lors de la plus grande élevation de l'impôt, dans les provinces de haute gabelle, la consommation individuelle n'était par tête que de 4 kil. 580. De 1793 à 1806, pendant la suppression de l'impôt, elle monta jusqu'à 10 kil. Après la loi de 1806, elle retomba à 6 kil ; et, après celle de 1813, à 3 kil. 467. Sous le coup de la loi de 1814, elle était d'environ 7 kil. par tête. Il est donc évident que, sous la compression de l'impôt, cette consommation est redevenue insuffisante, et qu'elle s'accroîtra largement de moitié sous un régime plus libéral.

Le sel est pour le peuple un objet de première nécessité ; il sert à prévenir les maladies qu'engendre la mauvaise qualité des aliments ; il répare les vices d'une nourriture restreinte et sans vigueur. Au point de vue de l'hygiène et de la santé publiques, ce premier résultat est donc déjà un véritable bienfait. Au point de vue de l'agriculture, les avantages de la diminution de la taxe du sel seront encore d'une bien autre importance! Je ne veux point parler ici de l'utilité qu'on pourrait tirer de l'emploi de cette substance pour amender les terres et fabriquer les engrais ; quelques personnes la contestent. Mais de nombreuses expériences ont été faites dans des pays plus favorisés que nous sous ce rapport. En agriculture, c'est un axiome vulgaire aujourd'hui qu'une livre de sel fait dix livres de viande, et que six livres de foin mélangé de sel valent autant, pour la nourriture des bestiaux, que huit livres de foin non salé.

Or, les statistiques ministérielles démontrent qu'il y a en France :

Race bovine, 9,936,538 têtes, qui, à raison de 75 grammes, devraient consommer par jour.	745,240 kil. de sel.
Race ovine et porcs, 38,026,451 têtes, qui, à raison de 10 grammes, devraient consommer par jour.	380,264
TOTAL.	1,125,504 kil.

En admettant, — bien qu'il fût préférable de leur en donner tous les jours, — qu'on ne donnât du sel aux bestiaux que pendant les quatre mois d'hiver où on les retient le plus longtemps à l'étable, on voit que ce serait annuellement une consommation nouvelle de 135,060,480 kilogrammes.

Quelle prodigieuse amélioration dans l'état de notre agriculture! quel accroissement subit dans la production du sel et le mouvement commercial auquel il donne lieu ! N'est-il pas regrettable que le vote de l'Assemblée nationale trouble, sous d'autres rapports plus immédiats, l'économie du budget!

HIPP. ETIENNEZ.

Le Pacte du Revenant.

CONTE FANTASTIQUE DE CHARLES DICKENS.

Ce n'est point une traduction littérale, — ce n'est pas une imitation, — c'est tout simplement un récit du cinquième *Christmas Carol*, ou conte de Noël publié cette année par Charles Dickens. *Le Visionnaire*, ou l'homme hanté par les esprits (*the Haunted Man*), et *le Pacte du Revenant* (*the Ghost's Bargain*), tel est le titre de ce conte que l'auteur lui-même a cru devoir qualifier de fantaisie (*fancy*). Nous avons renoncé à l'idée de le traduire, parce que M. Charles Dickens, — comme tant de littérateurs français que nous pourrions citer, — semble se complaire à exagérer ses défauts au lieu de perfectionner ses qualités. A force de vouloir être profond, il finit par tomber dans le pathos; sa passion désordonnée pour les détails l'entraîne parfois dans des développements puérils ; enfin son style, qui devient de plus en plus maniéré, produit sur les gens de goût l'effet que font d'ordinaire sur les femmes intelligentes et délicates ces beaux fils, bien roses, bien gras, bien blancs, qui portent tout le jour, avec une complaisance risible, leur tête d'Adonis idiot telle qu'elle est sortie le matin des mains de leur coiffeur. Si nous essayons de le raconter, c'est que, malgré ses faiblesses, aisément pardonnables, Dickens est un conteur, un écrivain et surtout un moraliste de premier ordre; c'est que la plupart de ses personnages et des tableaux dans lesquels il les met en scène sont peints de main de maître; c'est qu'il sait toujours non-seulement intéresser ses lecteurs, mais leur inspirer des idées et des sentiments qui ne peuvent manquer de les rendre tout à la fois plus heureux et meilleurs.

Sans autre exorde donc, et sous toute réserve d'une petite péroraison, quand nous serons arrivé au terme de notre travail, nous entrons en matière.

Le héros du *Pacte du Revenant* a nom Redlaw. Tout le monde le traitait de visionnaire. C'en était un, en effet, et, à le voir, personne n'en pouvait douter. Il était grand, maigre, pâle, défait, toujours vêtu de noir; il avait des yeux brillants, profondément enfoncés dans leur orbite; ses longs cheveux à moitié blancs pendaient autour de sa tête comme des herbes marines emmêlées. Jamais il ne riait; toujours distrait, rêveur, soucieux, taciturne, il paraissait songer constamment à des jours depuis longtemps passés, se reporter en idée dans des lieux qu'il n'habitait plus, prêter l'oreille à des échos d'autrefois qui retentissaient encore dans son esprit. Il parlait lentement, sur un ton solennel, caverneux, et comme s'il se fût efforcé de faire perdre à sa voix son harmonie et sa plénitude naturelles. Il vivait retiré dans une antique maison qui avait aussi l'apparence d'être visitée par les esprits : elle était si noire de fumée, si encaissée entre les autres maisons construites autour d'elle; ses vieux arbres, qui avaient depuis longtemps cessé de voir le soleil, semblaient si malades, ses gazons si maigres et si humides, ses dalles si moussues, que rien qu'à la regarder on éprouvait un frisson involontaire. L'intérieur en était encore pourtant plus triste que l'extérieur. M. Redlaw, un des plus savants professeurs de chimie de Londres, habitait d'ordinaire une chambre qui lui servait en même temps de bibliothèque et de laboratoire; quand un soir d'hiver, enfermé dans cette pièce, au milieu de ses drogues, de ses livres et de ses instruments, dont les ombres, variant de forme et de grandeur, dansaient sur le plafond et sur les murailles à mesure que la flamme du foyer s'élevait ou s'abaissait, il se tenait, aussi immobile qu'un cadavre, sur son fauteuil devant le feu, regardant sans voir, agitant ses lèvres minces sans parler, prêtant l'oreille sans écouter, certes, en de pareils moments surtout, il avait l'air d'un homme tourmenté malgré lui par des revenants ou qui se plaît à évoquer des spectres....

Ce portrait achevé, — et je l'abrége de plus de moitié malgré son incontestable mérite,—Dickens s'égare, à l'instar de M. Victor Hugo, dans une de ces énumérations qui n'ont pas plus de raison de finir que de commencer. Après avoir éveillé, au fond de cette maison d'ordinaire si profondément calme, des échos assourdissants, dès qu'une voix y parle, dès qu'une porte s'y ouvre ou s'y ferme, il déclare à ses lecteurs qu'il fallait voir son héros dans sa retraite, un soir d'hiver, à l'heure où le soleil se couche, quand le vent souffle, etc , etc., etc. Ces *et cætera* représentent six pages de phrases débutant par ce mot *quand*, mais auxquelles je crois devoir renvoyer le lecteur curieux de savoir tout ce qui peut se passer sur terre et sur mer, dans l'air et dans la terre, l'hiver, à la nuit tombante. De *when en when*, — j'ai eu la patience d'en compter trente, et il y en a de fort longs, — j'arrive à celui-ci : « Il fallait le voir quand on frappait à sa porte et que, s'éveillant en sursaut de ses rêves, il disait : « Qui est là? Entrez. »

Le soir où commence cette histoire, il avait à peine prononcé ces mots que la porte de sa chambre s'ouvrit doucement, et qu'un domestique au teint frais entra en lui demandant excuse de venir si tard mettre le couvert. « Mrs William avait été, lui dit-il, si souvent renversée...

— Par le vent, n'est ce pas? je l'ai entendue se lever.

— Oui, monsieur, par le vent ! c'est un miracle qu'elle ait pu arriver jusqu'à la maison. »

Allumer la lampe, étendre une nappe sur la table, courir à la cheminée, remplir la grille de charbon et attiser le feu qui s'éteignait, fut pour le nouveau venu l'affaire d'un moment. La chambre prit un tout autre aspect, et M William Swidger, — ainsi s'appelait le domestique de M. Redlaw, — continua sa conversation en achevant de mettre son couvert. Il était un peu bavard, M. William Swidger. Tout en parlant à son maître, qui ne l'écoute guère et qui ne lui répond que par monosyllabes, il annonce à haute voix, entre chaque phrase, tous les objets qu'il range à leur place sur la table ; il se complaît surtout à vanter la fécondité des Swidgers, qui se sont tellement reproduits que, s'ils dansaient une ronde en se tenant par la main, ils pourraient comprendre l'Angleterre tout entière dans leur cercle de famille.

« Il y a assez de Swidgers comme cela, ajoute-t-il après une courte pause, c'est ce que nous nous répétons tous les jours, Mrs William et moi. Vous allez être servi à l'instant, monsieur. Mrs William m'a dit, — et elle est exacte, — qu'elle me suivait dans dix minutes avec le dîner.

— Je suis prêt, dit M Redlaw se levant comme s'il se fût réveillé tout à coup et se promenant de long en large.

— Mais, continua Swidger, le cœur de Mrs William est tout rempli de sentiments maternels qui ont besoin de se satisfaire et qui se satisfont chaque jour.

— Qu'a-t-elle donc fait?

— Elle sert de mère à tous les jeunes gens qui viennent ici suivre vos cours. Ils ont toujours quelque chose à lui dire ou à lui demander; ils seraient tous ses enfants qu'elle ne leur prodiguerait pas plus de soins et de marques d'affection..... »

En ce moment, Mrs William entra dans la chambre, portant un plateau et une lanterne et suivie d'un vieillard à cheveux blancs. C'était une femme encore jeune, à l'air simple et naïf, à la physionomie douce et sereine, au teint rose, uni et frais, à la mise irréprochablement modeste, propre et soignée, aux cheveux noirs toujours parfaitement lisses et rangés avec une régularité exemplaire sous un joli petit bonnet bien blanc et bien plissé. Qui eût pu se décider à faire palpiter de chagrin, frissonner d'épouvante, tressaillir de pudeur un sein aussi calme que celui de miss William; quel être eût été assez pervers pour que cette paix profonde, s'il se fût senti tenté de la troubler, n'arrêtât point son bras, comme le sommeil innocent d'un enfant?

— Vous êtes exacte, Milly, lui dit son mari en la débarrassant du plateau qu'elle apportait ; — et il ajouta tout bas : — il est plus sombre et plus visionnaire encore que de coutume. »

Sans montrer aucun empressement, sans faire le moindre bruit, sans même avertir en quoi que ce fût son maître de sa présence, Milly déposa sur la table les plats qu'elle venait d'apporter, tandis que son mari, après s'être bruyamment agité en tous sens pour prendre une saucière, se mit à sa place habituelle prêt à servir.

« Que tient donc dans ses bras votre père? demanda M. Redlaw en s'asseyant à cette table où il allait dîner seul.

—C'est du houx, répondit la voix douce et calme de Milly.

— J'allais le dire, monsieur, s'empressa de s'écrier M. William en heurtant sa saucière contre la cuiller ; — les baies sont de saison à cette époque de l'année, — du beurre noir.

— Un autre Noël venu, une autre année écoulée! murmura M. Redlaw en poussant un profond soupir. Encore des souvenirs à ajouter à la longue liste de ceux qui nous tourmentent et qui nous tourmenteront jusqu'à ce que la mort nous en délivre, n'est-ce pas, Philippe? »

Le vieillard auquel il s'adressait était alors occupé à tenter des branches de houx à sa belle-fille, qui, les émondant sans bruit avec ses ciseaux, en ornait la chambre.

« Votre serviteur, monsieur, répliqua-t-il; excusez-moi si je ne vous ai rien dit en entrant, j'attendais que vous m'eussiez parlé : bon Noël et bonne année et beaucoup d'autres avec! J'en ai eu beaucoup déjà, moi, et je puis prendre la liberté d'en souhaiter. J'ai quatre vingt-sept ans.

— En avez-vous eu beaucoup de joyeuses et d'heureuses? demanda M. Redlaw.

— Oui, monsieur, beaucoup, répondit le vieillard.

— Sa mémoire est-elle altérée par l'âge? demanda M. Redlaw à William en baissant la voix.

— Nullement, monsieur, répliqua M. William, je n'ai jamais vu une mémoire aussi bonne que celle de mon père; c'est un homme surprenant, il ne sait pas ce que c'est qu'oublier, vous pouvez m'en croire. »

M. Redlaw repoussa vivement son assiette, et, se levant de table, il se dirigea vers le vieillard qui tenait une petite branche de houx à la main.

« Philippe, lui dit-il en l'observant avec attention et en le frappant légèrement sur l'épaule, ce houx vous rappelle, n'est-ce pas, un grand nombre d'années qui ne sont plus?

— Un très-grand nombre, répondit Philippe sortant à demi de sa rêverie. J'ai quatre-vingt sept ans.

— Et des années gaies et heureuses, vieillard?

— Mes souvenirs, répliqua Philippe, remontent à l'époque où j'étais aussi grand que cela, pas plus grand, — et en disant ces mots il mettait sa main un peu au-dessus de son genou .... Un jour, il faisait froid, mais un beau soleil; je me promenais dans la campagne; — quelqu'un, c'était ma mère, aussi vrai que vous êtes là, mais je ne me rappelle pas ses traits bénis, car elle tomba malade et mourut cette année-là vers la Noël, — me dit que les fruits du houx servaient de nourriture aux oiseaux. La jolie petite créature, c'était moi, vous comprenez, pensa que les oiseaux n'avaient peut-être des yeux si brillants que parce que les baies dont ils se nourrissaient en hiver étaient brillantes. Je me le rappelle parfaitement et j'ai quatre-vingt-sept ans.

— De gaies et d'heureuses années, murmurait M. Redlaw en laissant tomber, avec un sourire de compassion, des regrets sombres sur ce vieillard au dos courbé par l'âge; et sa mémoire ne le trompe pas.

— Certes non, répondit Philippe; je me souviens parfaitement du temps où j'allais à l'école et de toutes les joyeuses parties que j'ai faites pendant cette première série d'années: j'étais un solide luron alors, monsieur Redlaw, et vous pouvez m'en croire, je ne trouvais pas mon maître au jeu de ballon à dix milles à la ronde. Où est mon fils William? N'est-ce pas, mon fils?

— Je l'ai toujours dit, mon père, répondit William avec un profond respect. Vous êtes un Swidger, si jamais il en fut.

— Cher enfant! dit le vieillard en secouant la tête pendant qu'il regardait de nouveau le houx. Sa mère, mon fils —William est mon fils cadet — et moi, nous avons assisté à des réunions de famille où ils se trouvaient tous rassemblés, garçons et filles, petits enfants et marmots, pendant de nombreuses années, et alors les baies du houx ne brillaient pas d'un éclat moitié aussi vif que celui de leurs yeux. Beaucoup d'entre eux sont morts; elle est partie aussi pour ne plus revenir, et mon fils George, notre aîné, dont elle était plus fière que de tous les autres) est tombé bien bas; mais, en contemplant ce houx, je les revois tous vivants et bien portants, tels qu'ils étaient alors : et je puis le revoir aussi lui, Dieu soit loué! dans toute son innocence. C'est une bénédiction du ciel, à quatre-vingt-sept ans.

A mesure qu'il parlait, M. Redlaw, qui avait d'abord fixé sur lui des regards perçants, abaissait ses yeux vers le plancher.

— Lorsque l'adversité vint nous frapper, bien que nous ne l'eussions pas méritée, je m'établis dans cette institution pour en être le concierge, il y a environ cinquante ans. Je fus heureux d'apprendre qu'un de ses fondateurs lui avait légué, entre autres legs, une somme destinée spécialement à l'achat de branches de houx pour en orner à la Noël les murailles et les fenêtres; car cette obligation

agréable qui m'est imposée a contribué, je l'en remercie, à rafraîchir mes souvenirs du temps passé. Chaque année qui s'en va me rappelle une de celles qui l'ont précédée..... et elles m'en rappellent d'autres à leur tour; à la fin, il me semble que l'anniversaire de la naissance de notre Sauveur est l'anniversaire de la naissance de tous les êtres que j'ai aimés ou dont je regrette la perte, et ils sont nombreux, car j'ai quatre-vingt-sept ans.

— De gaies et d'heureuses années, se disait M. Redlaw à voix basse. — Une obscurité étrange commençait à se répandre dans la chambre.

— Vous le voyez, monsieur, ajouta le vieux Philippe, dont les joues hâlées et ridées s'étaient couvertes de teintes plus vives et dont les yeux bleus brillaient d'un plus vif éclat, vous le voyez, en célébrant cette fête de Noël, j'ai bien d'autres Noël à célébrer. Maintenant où est ma bonne et douce Mouse? A mon âge, on aime à jaser, et j'ai la moitié du bâtiment à traverser.

La bonne et douce Mouse était déjà venue se placer à côté de lui, et elle avait pris son bras sans mot dire, avant qu'il eût fini de parler.

— Allons-nous-en, ma chère enfant, lui dit-il; nous empêchons M. Redlaw de dîner. Pardonnez-moi mes bavardages, monsieur, et permettez-moi de vous souhaiter une bonne nuit et une joyeuse.....

— Un moment, dit M. Redlaw en l'interrompant et en se remettant à table, encore un moment, Philippe! William, vous alliez, quand elle est entrée, me raconter une belle action de votre femme. Il ne lui sera pas désagréable, je pense, de vous entendre faire son éloge. Que vouliez-vous m'apprendre?

Grand lui, à cette question, l'embarras de M. William Swidger. Il regarda sa femme, il regarda M. Redlaw, il leva les yeux en l'air, il les baissa à terre; enfin, après avoir balbutié quelques mots, il pria Mrs William de raconter elle-même la visite qu'elle avait rendue dans les Bâtiments de Jérusalem à un étudiant pauvre. Ce mot d'étudiant ayant piqué encore plus la curiosité de M. Redlaw, Mrs William, pressée de toutes parts, se vit obligée d'avouer, — et, cet aveu, elle le fit avec une franchise naïve, sans confusion — qu'elle avait porté des consolations et des secours à un jeune gentilhomme, trop malade pour aller passer dans sa famille les fêtes de Noël, et que sa pauvreté forçait à se loger, sans que personne le sût, dans les Bâtiments de Jérusalem, où ne logeaient pas d'ordinaire des jeunes gens de sa condition.

— Pourquoi n'en ai-je pas été averti? s'écria M. Redlaw en se levant précipitamment. Pourquoi ne m'a-t-il pas fait connaître sa situation? Malade! Donnez-moi mon chapeau et mon manteau. Pauvre! — Quelle maison? quel numéro?

— Oh! vous ne pouvez pas y aller, s'écria Milly en quittant le bras de son beau-père et en se plaçant devant M. Redlaw les mains jointes.

— Je ne puis pas y aller?

— Non, mon cher monsieur; c'est impossible!

— Impossible! Et pourquoi?

— Je vais vous l'expliquer, monsieur, lui dit M. William Swidger d'un ton confidentiel et avec un accent qu'il s'efforçait de rendre persuasif. Ce jeune gentleman n'oserait jamais avouer sa position à une personne de son sexe. Une femme, c'est bien différent; et puis Mrs William leur inspire à tous une si grande confiance qu'ils n'ont rien de caché pour elle.....

— Cette réflexion est assez sensée et délicate, dit monsieur Redlaw, et, mettant son doigt sur ses lèvres comme pour lui recommander le silence, il glissa sa bourse dans les mains de Milly.

— Oh! cher monsieur, cela ne se peut pas, lui dit-elle en la lui rendant. De pis en pis. Il n'y faut pas songer... Il m'a dit que, bien qu'il fût un de vos élèves, il ne voulait pas être connu de vous et recevoir de vous quoi que ce fût..... Je ne vous ai pas demandé le secret, mais je me fie tout à fait à votre discrétion

— Et pourquoi a-t-il tenu un pareil langage? demanda monsieur Redlaw.

— Je l'ignore, répondit Milly après avoir réfléchi un moment. Tout ce que je sais, c'est qu'il est pauvre et abandonné.

— Qu'il fait noir!

En effet, l'obscurité augmentait de plus en plus, surtout derrière le fauteuil de M. Redlaw.

— Quels autres renseignements pouvez-vous me donner?

— Il épousera une jeune fille à laquelle il est fiancé, dès qu'il aura acquis les moyens de gagner sa vie, et il étudie, je pense, pour se créer une position sociale. Il a beaucoup travaillé pendant longtemps, et il se refusait tout. — Qu'il fait sombre!

— Il fait plus froid aussi! dit le vieillard en se frottant les mains. Il y a je ne sais quoi dans cette pièce qui vous glace et vous attriste, malgré vous! Où est mon fils William? William, mon garçon, relevez un peu la mèche de la lampe et attisez le feu.

— Il y a deux jours, dans son délire, continua Milly d'une voix de plus en plus douce et calme, il me parlait d'une personne morte, d'une mauvaise action que ne pourrait jamais oublier celui qui en avait été victime. Est-ce lui qui a été la victime de cette mauvaise action, je l'ignore; mais à coup sûr il n'en est pas l'auteur.....

Cependant M. William Swidger s'était rapproché de son maître et lui parlait tout bas à l'oreille. Il lui vantait le dévouement, l'ordre, la discrétion de sa femme, qui, non contente, lui disait-il, d'avoir fait à ce jeune étudiant malade et pauvre des *mondes* de bien, avait encore le soir même, en rentrant à la maison, recueilli un petit être affamé et grelottant de froid sur les marches d'une porte, quoiqu'il ressemblât plus à un jeune animal sauvage qu'à un enfant ....

— Que le ciel la rende heureuse, dit M. Redlaw d'une voix forte, et vous aussi, Philippe, et vous aussi, William! Je réfléchirai à ce que je dois faire dans cette circonstance; peut-être irai-je rendre visite au pauvre étudiant malade, mais je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Bonne nuit!

— Merci, monsieur, merci! répondit le vieillard, merci pour Mouse, pour mon fils William et pour moi-même. Où est mon fils William? William, prenez la lanterne et marchez le premier dans les longs corridors sombres, comme l'année dernière et l'année précédente. — Ah! ah! je me le rappelle, quoique j'aie quatre-vingt-sept ans. Dieu me conserve la mémoire... Bonne nuit, monsieur!...

Ils se retirèrent, et bien qu'ils eussent poussé la lourde porte avec la plus grande précaution, elle fit, en se fermant, un bruit terrible qui se répercuta longtemps.

La chambre devenait de plus en plus obscure.

M. Redlaw resté seul s'était assis dans son fauteuil devant le feu.

Tandis qu'il s'y abandonnait à ses rêveries, le houx frais dont Milly venait d'orner les cadres se fana et tomba à terre, desséché, mort

A mesure que l'ombre s'épaississait autour de lui, surtout derrière son fauteuil, où, en s'amoncelant, elle formait une masse compacte et noire, elle prit peu à peu — ou il en sortit par un de ces phénomènes surnaturels que l'esprit humain ne peut ni comprendre ni expliquer — une triste et effrayante image de lui-même.....

C'étaient ses traits morts et glacés, son teint cadavéreux, ses mains de plomb, ses yeux brillants et enfoncés, ses cheveux grisonnants et en désordre, ses vêtements de deuil, sa physionomie, sa bouche muette, son corps immobile, toute sa personne en un mot.

C'était le triste compagnon du visionnaire.

Pendant quelques instants, M. Redlaw ne parut pas plus remarquer la présence du fantôme que celui-ci ne remarquait la sienne. Des musiciens de Noël jouaient dans l'éloignement, et, malgré ses préoccupations, il semblait écouter la musique; le fantôme aussi semblait l'écouter.

Enfin il rompit le silence sans changer de position, sans même lever la tête.

— Te revoilà? dit-il au fantôme.

— Me revoilà, répondit le fantôme.

— Je te vois dans le feu, dit le visionnaire, je l'entends dans les sons de la musique, dans les gémissements du vent, dans le silence de la nuit.

Le fantôme secoua la tête en signe d'assentiment.

— Pourquoi viens-tu me tourmenter ainsi?

— Je viens quand tu m'appelles, répliqua le fantôme.

— Non; tu viens sans être appelé.

— Comme tu le voudras; après tout, qu'importe? me voici.

Jusqu'alors, le visionnaire avait tourné le dos à cet autre lui-même, qui, appuyé sur son fauteuil, contemplait le feu comme lui; mais, à cette réponse, il se retourna vivement et regarda fixement le fantôme, qui, aussi prompt que lui, passa devant le fauteuil et le regarda avec la même fixité.

C'est bien moi, lui dit-il, tu dois me reconnaître; est-il nécessaire que je te raconte mon histoire? as-tu pu l'oublier? J'étais tout enfant quand mon père mourut. Ma mère se remaria bientôt .. Elle donna à d'autres l'affection et les soins qu'elle me devait. Je fus abandonné à moi-même sans conseil, sans appui, sans secours d'aucun genre. Il me fallut gagner seul de quoi pourvoir à mes besoins. Dans cette lutte contre l'adversité, où plus d'une fois je faillis être vaincu, j'eus le bonheur de me faire un ami; je me l'attachai par tous les moyens possibles. Nous travaillions ensemble, nous ne nous quittions pas. Tous ces trésors d'amour et de confiance que Dieu avait mis dans mon cœur et que je n'avais pas encore trouvé l'occasion de dépenser, je les partageai en frère avec lui.

— Pas tous, dit Redlaw d'une voix sourde.

— Tu as raison, répliqua le fantôme; j'avais une sœur; — et, en prononçant ces mots, il se rapprocha de lui avec un sourire infernal et un regard perçant.

— Tout ce que j'avais pu entrevoir des joies et des bonheurs de la vie de famille, c'était elle qui me l'avait montré. Qu'elle était belle! qu'elle était bonne, aimante, douce! Dès que j'eus un petit intérieur, je l'y installai auprès de moi, et je me crus riche dans ma pauvreté. Elle illumina des plus vives clartés les ténèbres de ma vie..... Elle est là devant moi

— Je ne la vois plus que dans le feu maintenant, dit le visionnaire, je l'entends dans les sons de la musique, dans les gémissements du vent, dans le silence mort de la nuit...

— L'aimait-il, lui? dit le fantôme. Je le crois, j'en suis certain. Il l'aima un instant; plût au ciel qu'elle l'eût moins aimé, elle!.....

— Laisse-moi l'oublier! s'écria Redlaw en agitant sa main avec colère. Que ce souvenir sorte à jamais de ma mémoire.

Le spectre continua sans paraître l'avoir entendu.

— Un rêve semblable au sien absorba toute mon existence. Moi aussi je devins à mon tour heureux. J'étais trop pauvre pour songer à épouser la femme qui avait captivé mon cœur. Je fis des efforts désespérés pour améliorer ma position. Un pas encore, et je touchais au but. Nous allions être heureux tous les quatre Plus rien ne s'opposait à notre bonheur dont mon imagination me traçait d'avance les tableaux les plus enchanteurs.....

— Illusions qui devaient bientôt s'évanouir, dit le visionnaire. Je ne me les rappelle que trop bien.

— Oui, c'étaient des illusions, continua le fantôme; car mon ami, trompant ma sœur ainsi que moi, séduisit et enleva la femme que j'aimais.... Ma sœur, qui m'était devenue doublement chère, se montra encore plus dévouée qu'auparavant. Seule, elle égaya un peu ma triste solitude; elle vécut assez longtemps pour me voir riche et célèbre, pour voir mon ambition récompensée quand elle n'avait plus d'objet, et alors...

— Elle mourut, dit M. Redlaw en l'interrompant, elle mourut meilleure que jamais. Elle mourut heureuse! elle mourut en ne songeant qu'à son frère. Que son âme repose en paix.

Le fantôme l'observait en silence.

— Je me le rappelle, reprit le visionnaire après une courte pause, j'y pense toujours; je la revois à toute heure telle qu'elle était... C'est une perte irréparable pour moi...

— A ce souvenir, dit le fantôme, j'ajoute celui de l'infâme trahison dont j'ai été victime. Ma mémoire est devenue mon supplice... Que ne puis-je oublier le passé!

— Cruelle image de moi-même, répliqua M. Redlaw d'une voix basse et tremblante, ces mots que tu murmures sans cesse à mon oreille empoisonnent ma vie.

— C'est un écho.

— Si c'est un écho de mes pensées, et c'en est un, je le sais, pourquoi me rendrait-il donc si malheureux? Ce n'est pas une pensée égoïste. Elle s'applique a d'autres qu'à moi. Tous les êtres humains ont des souvenirs à peu près semblables aux miens. Ne voudraient-ils pas les oublier aussi? A quoi nous sert la mémoire? Ces jours de fête dont nous célébrons chaque année le retour ne nous rappellent-ils pas une foule de chagrins et d'injustices? Quelle longue série d'infortunes m'a racontée le vieillard qui sort d'ici!.....

— Mais, dit le fantôme avec son sourire infernal, les natures vulgaires, les intelligences grossières n'ont pas les mêmes idées, n'éprouvent pas les mêmes sentiments sur de pareils sujets que les âmes d'élite et les esprits cultivés...

— Tentateur! s'écria Redlaw... tu me dis encore ce que je pense.

— Que cela te prouve ma puissance. Ecoute-moi. Si tu le veux, tu oublieras...

— J'oublierai.. dit-il.

— Je puis effacer le passé de ta mémoire; il n'y laissera du moins qu'une image confuse, qui disparaîtra bientôt. — Le veux-tu?

— Arrête.... tu me fais peur.... et je me méfie de toi.... Qu'oublierai-je si j'accepte ta proposition? Je ne veux pas perdre les souvenirs qui ne sont agréables ou qui peuvent être utiles à mes semblables....

— Tu te rappelleras tout ce que tes études ont pu t'apprendre, tu oublieras seulement les chagrins que tu as éprouvés, les pertes que tu as faites et les trahisons dont tu as été victime.

Le visionnaire parut réfléchir.

— Décide-toi, lui dit le fantôme, avant que l'occasion soit perdue.

— Une minute encore. J'en prends le ciel à témoin, je n'ai jamais haï mes semblables. Nul de ceux qui m'ont entouré n'a eu le droit de m'accuser de mauvaise humeur, d'indifférence et de dureté. Si, en vivant constamment seul dans cette maison, je me suis toujours trop occupé du passé et de ce qu'il aurait pu être, si je n'ai pas vécu assez dans le présent, la peine, après tout, est retombée sur moi et non sur d'autres Toutefois, n'ai-je pas donné à d'autres la maladie dont je souffrais, et, dans ce cas, ne devais-je pas faire tout ce qui dépend de moi pour les guérir! M'est-il permis de refuser le remède qui m'est offert?...

— Parle, est-ce un marché conclu? dit le spectre.

— Une minute encore..... Je voudrais pouvoir oublier le passé! Ai-je eu seul cette pensée, ou est-elle venue à des milliers d'autres hommes de génération en génération?... Tous les hommes ont de tristes souvenirs... mais tous n'ont pas eu comme moi la faculté de pouvoir les oublier s'ils le voulaient. Oui, j'accepte ta proposition; oui, je veux oublier mes chagrins, mes malheurs et les torts qu'ont eus mes semblables envers moi.

— Parle, dit le spectre, est-ce convenu?

— C'est convenu.

— Que ta volonté soit faite, et maintenant écoute bien ce que je vais te dire avant de me séparer de toi. Cette faculté que je viens de te donner, tu la donneras aux autres partout où tu iras. Sans pouvoir recouvrer cette mémoire du passé à laquelle tu renonces, tu l'ôteras à tous ceux dont tu l'approcheras Ton expérience t'a appris que se rappeler le malheur et l'injustice était le lot de l'humanité, et que l'espèce humaine serait plus heureuse si elle pouvait, en conservant tous ses autres souvenirs, oublier ses maux, ses chagrins et les torts commis envers elle. Va, sois son bienfaiteur! Débarrasse de ces souvenirs à partir de ce moment, répands involontairement autour de toi le don d'une telle faculté Je te le répète, tu ne peux pas ne pas la communiquer à ceux qui t'approchent. Va, que le bien qui t'arrive et que tu vas faire te rende heureux.

En prononçant ces mots le fantôme avait tenu au-dessus de la tête du visionnaire sa main cadavéreuse comme pour une invocation impie A peine les eut-il achevés qu'il s'évanouit et disparut....

ADOLPHE JOANNE.

(*La suite au prochain numéro.*)

Courrier de Paris.

C'en est fait du premier jour de l'an 1849; il a vécu ce que vivent les roses et les bonbons. Hélas! nos vœux, nos serments, nos cadeaux, nos bouquets, banquets, promesses, caresses et tendresses, autant de démonstrations à renvoyer à l'année prochaine. Plus de bonne fête à ce lendemain, les bonbons sont croqués, les baisers ont eu le temps de se refroidir sur bien des lèvres. Adieu vos sourires, mesdames, vendange est faite : que de fronts qui se rembrunissent, que de joies rentrées! Le bijou de la veille est le chiffon du lendemain, les enfants eux-mêmes sont assis d'un air consterné sur les joujoux en ruines C'est à qui s'empressera de tourner le dos à ce beau jour comme à un ami ruiné qui n'a

plus rien à vous offrir. Tu étais beau, magnifique, prodigue; sur tes pas naissait la confiance; on se prêtait à ton joug avec empressement: ton programme, c'était l'abondance et le bonheur universel: aussi que de vivat et de courbettes en ton honneur! Pendant vingt-quatre heures tu fus notre favori, notre héros et le plus populaire des jours; c'est maintenant le tour des Rois; l'*Epiphanie* hérite de ta couronne, et à la place de tes bonbons nous tend sa corbeille pleine de brioches.

Que chacun abandonne le favori de la veille; quant à nous, plus fidèle à son culte, nous n'en faisons pas si bon marché. Nous vous l'avons montré à la ville dans sa défroque officielle, chargé de colifichets et bourré de sucreries. Libre à vous maintenant de le contempler dans un emblème moins étourdissant, de sorte que ce dessin capital vous offre un *jour de l'an* villageois et primitif qui ne ressemble guère au nôtre. C'est l'idylle après l'épopée, un intérieur paisible après le spectacle de la Bacchanale. Maison rustique, mais où l'honnête et rude labeur de toute l'année entretient une heureuse aisance, notre ferme est pleine de beaux grains et de gâteaux dorés. Grands meubles de chêne, vastes bahuts, lits spacieux comme des chapelles, c'est là que trône encore notre fermier-châtelain; cependant la clarté de l'aurore annonce le nouveau jour; les étoiles, lassés d'errer là-haut, sont descendues sur la terre; aussitôt les bambins d'accourir à la chambre paternelle; voici l'éternelle fête de la nature qui recommence; l'aïeule a quitté son rouet, la mère s'est parée de sa plus belle robe; on entoure le patriarche avec des transports et des cris de joie, chaque enfant reçoit sa bénédiction dans une caresse; il y a une espérance et un enseignement dans leurs jouets.

De cette vignette digne d'Ouerbeck, vous passez au tableau inspiré par Teniers. Le bruit des pots, le choc des verres, les éclats de rire, plus de doute, c'est une kermesse célébrée à huis clos en l'honneur du jour des Rois. Alerte, garçons joufflus et filles de bonne humeur, l'aveugle est derrière la porte, accordant son violon pour vous faire danser, et le bouchon qui saute en l'air marquera la mesure. Le détail plaisant de ce petit tableau si grandement encadré, c'est la grosse blonde qui se renverse la bouche entr'ouverte et les yeux noyés sous l'étreinte du galant qui réclame d'elle si brusquement son droit de royauté; heureusement qu'à côté de ce mauvais exemple d'usurpation, notre artiste a placé le beau trait du jeune garçon qui n'use du pouvoir que pour le bien et réserve à l'orphelin et à la veuve leur part du gâteau.

Voulez-vous savoir l'événement qui met en émoi un certain beau monde et qui a multiplié les visites encore plus que le jour de l'an? C'est la prochaine élection académique. Il s'agit de donner à la fois et presque dans la même journée un remplaçant à M. de Chateaubriand et à M. Vatout. Beaucoup de ces dames voient dans le choix d'un immortel nouveau l'occasion naturelle d'exercer leurs talents et d'essayer leur influence; on s'intéresse à la nomination comme à un roman, dont le candidat qu'on protége devient le héros. Plus il y a de luttes à soutenir, d'obstacles à surmonter et de rivaux à vaincre, et plus on trouve le roman bien intrigué. Madame R. disait l'autre jour dans son salon: « Cette affaire vient fort à point, et nous voilà à peu près sûres de ne point mourir d'ennui pendant cette quinzaine; car le fauteuil de ce pauvre Vatout ne peut manquer d'être vivement disputé! » C'est une substitution en effet que sollicitent à la fois la diplomatie représentée par M. de Saint-Priest, le roman figuré par M. Sauntine, et l'érudition universitaire sous l'hermine de M. Victor Leclerc. Il se dit cependant qu'au grand jour du scrutin la majorité pourrait bien être acquise à un écrivain plus jeune, il est vrai, mais plus éprouvé et plus *littéraire*. M. Désiré Nisard est un de ceux dont la parole et les pu-

blications ont exercé dans ces derniers temps le plus d'action et de salutaire influence sur les esprits. Son histoire de la littérature française est un modèle d'appréciation et de style qui peut défier les plus beaux titres académiques. « Cependant on aura beau proclamer votre vif esprit, et ce talent délicat et solide qui vous distingue, combien d'innocents auteurs, ô jeune Quintilien, vous passeront peut-être sur le corps, puisqu'enfin c'est l'Académie qui met l'auréole! Cet aréopage même qui vous goûte, dans quelle mesure vous estime-t-il? Selon qu'il s'intéresse à l'art, et vous savez combien c'est peu. Son attention est ailleurs, les auteurs et critiques n'en ont que le rebut. »

Et nous ajouterons après cette citation: Que ne vous appeliez-vous Noailles? République ou monarchie, nous savons tous la vertu d'un nom. Ce sont nos souvenirs qui nous dirigent, et nous agissons par tradition, principalement lorsqu'il s'agit de couronner un bel esprit. Comment M. le duc de Noailles n'irait-il pas tout royalement s'établir à la place de Chateaubriand? Ce glorieux fauteuil ne fut-il pas l'apanage de M. le cardinal de Noailles, et, au bout du compte, ce n'est qu'un meuble qui rentre dans la famille!

Voilà l'Icarie qui se réalise... en Californie. Cette grande nouvelle d'un âge d'or qui renaît à l'autre bout du monde va faire tourner les têtes européennes et finira par leur enlever le peu de cervelle qui leur reste. Nous allons assister à la seconde conquête de l'Amérique par les Occidentaux, et l'on attend incessamment le Pierre l'Ermite qui lèvera l'étendard de cette autre croisade tout à fait digne de notre temps. En lisant ces relations enchantées, on se croit transporté dans l'île d'Utopie, et les vieux contes de fée prennent un caractère frappant de vraisemblance et d'authenticité. Encore quelque temps, et leur moralité se vérifiera, c'est-à-dire qu'à force d'avoir désiré de l'or, les hommes verront toutes choses se fondre en or entre leurs mains.. « J'ai vu, dit notre chroniqueur des antipodes, j'ai vu un citoyen de ces contrées offrir deux onces d'or pour l'acquisition d'une bouteille d'eau de Sedlitz. » Il faut donc s'attendre aux histoires les plus fabuleuses de cette Californie, et voici un roman aux cent inventions et aux mille chapitres tout confectionné pour cet hiver. Il nous reviendra incessamment de cette terre privilégiée des récits à faire pâlir Monte-Cristo; là se chantera sans trêve ni relâche l'ode sonore à la Fortune; là s'entasseront tous les milliards de la caverne d'Ali-Baba; mais bientôt aussi vous verrez partir à la recherche, à la conquête des richesses de cet Eldorado, toutes les industries, toutes les utopies, tous les appétits qui étouffent et se dévorent dans notre vieux monde. La Californie est riche en métal, mais elle est pauvre en hommes; la belle occasion de la peupler aux dépens ou plutôt au profit de notre France, où tant de produits n'ont plus de débouchés, où tant de bouteilles d'eau de Sedlitz ne trouvent plus d'acheteurs! La voix de nos virtuoses, l'esprit de nos auteurs, la verve du feuilleton, l'éloquence du barreau, la conscience de ces messieurs et l'ingénuité de ces dames, que d'objets de facile défaite et quelle occasion ce serait pour l'application en grand de la banque d'échange de M. Proudhon!

Oui, ce sera sans doute la réforme et le rajeunissement du monde par la voie pacifique. Grâce à ces mines inépuisables, sa *fortune va prendre une face nouvelle*, et l'imagination à son tour se retrempera dans des sources fécondes, les rapports des choses seront changés, et leur appréciation devra varier comme leur valeur. Quel bonheur de sortir de l'ancienne ornière, de n'avoir plus à repasser par les mêmes chemins, et à reprendre les mêmes récits! D'abord, le mobile des grands crimes, le plus puissant de tous, la soif de l'or, aurait disparu de la terre, et nous n'aurions plus qu'à sauter par-dessus ce détail si ordinaire de toutes nos semaines et qui est encore une des surprises de la nôtre: « Assassinats divers pour vols, morts diverses d'Harpagons sur des sacs d'écus. » Ensuite, l'or ayant perdu la plus grande partie de son prix, il faudrait inventer d'autres parures, imaginer des ornements inédits, et demander des effets nouveaux à de nouvelles combinaisons. La réforme

de la mode agirait sur les goûts et les habitudes, si bien que la langue et le vocabulaire seraient révolutionnés du même coup.

En attendant ces modifications souveraines et ces transformations radicales, contentons-nous, contentez-vous, s'il vous plaît, des mêmes distractions, jouissez des mêmes plaisirs, allez voir les mêmes banquets (les banquets de femmes libres) et les mêmes bals (le bal masqué de l'Opéra), tâchez surtout de vous amuser des mêmes pièces dans des spectacles différents. Revoir est l'occupation à la mode. Revue, voilà notre nouveauté. Venez donc revoir, puisque *revue* il y a, la *Propriété* du Vaudeville et les *Lampions* de la Montansier, métamorphosés en *marrons d'Inde*, à la très-petite satisfaction des habitués de la Porte-Saint-Martin. Les Vésuviennes, la banque d'échange, l'éloquence du carrefour, la poste aux commissions, le communisme à coups de poing, les croc-en-jambe parlementaires, le veau rôti mangé en famille, le quolibet, le coq-à-l'âne, et tant de couplets rajustés sur de vieux airs, en vérité, c'est trop de réminiscences, de résurrections et de revues. Dans ces marrons d'Inde on a découpé tous les masques de l'année, et on en a refait les épitaphes. Voici Catilina, Jeanne la Folle, la Poule aux œufs d'or; on y revoit mademoiselle Rachel en Marseillaise et notre grand'mère Ève rajeunie en tableau vivant. L'innombrable personnel de la Porte-Saint-Martin était attelé à cette grande machine; mais le public, autre attelage, suait, soufflait, était rendu, et je ne suis pas bien sûr qu'il ait dévoré jusqu'au dernier morceau de ce pâté d'anguille.

C'est mademoiselle Ozy, cette beauté *Callipyge*, aux formes exubérantes, qui figurait la mère du genre humain, avant l'expulsion du paradis terrestre. La toilette était du dernier primitif, et on ne saurait mieux s'accommoder à la situation. Depuis la fameuse madame Quériau de la *Chaste Suzanne*, l'emploi des nudités n'avait pas été tenu avec plus de succès. Cependant la légèreté de ce costume, qui tiendrait à peu près dans un bagnier, ayant soulevé quelques murmures de surprise, une voisine se mit à dire : Ohé, tu trembles, la mère des hommes ! — a quoi Ève Ozy (qui n'est pas Ève angélique), s'inspirant d'un mot célèbre, répondit *in naturalibus* : « Ce n'est pas de peur, c'est de froid. »

Au Théâtre Historique où nous arrivons, voici dix maîtres actes, les *Mystères de Londres*, gonflés de toutes les haines, embellis de tous les amours, où se débattent toutes les passions; une fois entré dans ce pandémonium où vous entraîne la fantaisie et le nom de l'auteur, M. Paul Féval, vous vous sentez dévoué à toutes les émotions et à toutes les terreurs, l'air se charge de tous ces miasmes qui vous révèlent le voisinage de la taverne, l'approche du meurtre, les fureurs de l'orgie. Mais voilà une apparition gracieuse, on respire, on se sent doucement ému; on comprend que cette Suzannah, comme la Rigolette des *Mystères de Paris*, sera l'ange de cet enfer. S'il fallait en nommer tous les démons, autant vaudrait tenter le dénombrement des filous qui peuplent la capitale de l'empire britannique. Imaginez qu'ils sont cent mille et n'en parlons plus. Rio-Santo, un marquis, un grand d'Espagne, est le chef de cette armée de mécréants. Le prince Rodolphe de M. Eugène Sue, le comte Monte-Cristo de M. Dumas, étaient deux hommes assez grandioses, mais ce marquis de Rio-Santo nous paraît atteindre au sublime du mystérieux. C'est véritablement un héros d'Homère fourvoyé dans les brouillards de la Tamise : il est à la fois César, Cartouche et O'Connell. Jamais ingrédients plus contraires ne servirent à la fabrication du même homme. Ce César s'est fait le chef de tous les débauchés, de tous les mécontents et de tous les paniers percés de la Rome des trois royaumes; en sa qualité de Cartouche, il vole les diamants de toutes les dames de la cour, et, comme O'Connell, il aspire à la délivrance de l'Irlande. On s'étonne un peu du temps qu'il perd à son entreprise en présence des ressources dont il dispose; la ville entière est dans ses mains, et, depuis le riche marchand de la Cité jusqu'au dernier vaurien du Strand, tout le monde est affilié à sa bande. Jamais sur sa longue route de héros dramatique, cet homme ne trouve d'obstacle qui puisse sérieusement l'arrêter; derrière chacun de ces obstacles se dresse un complice qui le lève. Magistrats, médecins, soldats, watchmen, taverniers obéissent au signe de ses sourcils. Il n'y a qu'un fou d'honnête homme qui s'avise de lui résister et l'on frémirait davantage de l'étourderie du vieillard si, au *vu et su* de tous, Rio-Santo n'était amoureux de sa fille, la belle Suzannah. Comment cet amour est-né dans les fumées d'une taverne, comment il a grandi dans un tripot, et comment il éclate dans un coupe-gorge, voilà qui mérite d'être vu. Aussi bien il n'y a guère ici d'autre intérêt que cet amour; la conspiration pourrait en avoir, mais elle avorte. Je laisse de côté les amours de Perceval et de Mary Trevor et les épisodes qui en résultent, pour arriver au dénoûment. Il est heureux comme le sont les amourettes qui se terminent par un mariage. Rio Santo marié ne peut plus rien pour l'Irlande, il faut que ce malheureux pays attende sa délivrance d'un autre bras. Ne soyez point exigeants, et n'allez pas demander à ces enragés le pourquoi et le comment de leur conduite, ils n'en savent rien. Il faut prendre ces mystères et ces mystérieux pour ce qu'ils sont, un tableau curieux, une fantaisie intrigante, un spectacle pompeux. Les *Mystères de Londres* mis au théâtre pourraient bien continuer le succès du roman, et la direction n'a rien négligé pour ce bienheureux résultat.

A côté de ce grand succès de kaléidoscope on peut citer le succès de l'a-propos joué sur une scène voisine, et qui s'intitule *Paris sans le sou*. C'est encore une revue des modes de la veille et du bric-à-brac de l'année passée; mais ce petit théâtre des *Folies-Dramatiques* sait si bien ensorceler son monde que ce *Paris sans le sou* remplit sa caisse de beaux écus. A propos de ces revues, à propos de ces bévues, on commet chaque soir, dans les théâtres qui les jouent, une foule de mots à outrance. En voici un qui sent si terriblement son théâtre de la foire, que, pour son inauguration, il fallait attendre celle du carnaval. Il est à l'adresse de la dernière invention de M. Clairville. On demande : disait un Chamfort inconnu, après la première représentation des *Lampions* de la Montansier), on demande qui est-ce qui a fait ça et qui n'a pas mis de la cendre dessus? — Et l'on viendra dire qu'il ne reste plus à ces Athéniens de Paris quelque petite pointe de la raillerie et de la gaieté d'Aristophane !

PH. B.

Revue littéraire.

Madame de Maintenon, par M. le duc de Noailles (1). — *Mémoires de madame de Sévigné*, par M. Walckenaer (2).

M. le duc de Noailles sera nommé demain membre de l'Académie française. Il y remplacera M. de Chateaubriand, et ce jour-là il ne manquera pas de gens pour dire : « Vous voyez qu'il est bon, même aujourd'hui, de s'appeler Noailles et d'être duc ! On entre dans l'Académie comme dans un moulin. » Et là-dessus, pour faire pièce aux trente-neuf, on chantera de nouveau la litanie des martyrs de leurs ornaments, — Béranger, de Balzac, Alexandre Dumas, Alfred de Musset, etc.

Personne n'ignore cependant que si Béranger n'a point l'habit à palmes vertes, c'est qu'il n'en veut pas, et je le regrette, dans l'intérêt de sa modestie. « Il y a, dit La Bruyère, autant de faiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter. Le philosophe se laisse habiller par son tailleur. » Or le tailleur de Béranger, c'était, ce devait être naturellement le tailleur de l'Académie. Quant à M. de Balzac et à M. Alexandre Dumas, ils ont ou ils ont eu trop de tailleurs pour être agréés par une société qui ne reçoit que ceux dont elle peut répondre. M. de Musset est jeune encore et il ne doit pas craindre qu'on lui vole sa place.

Que M. de Noailles soit donc le bienvenu à l'Académie française, non parce qu'il est noble, non parce qu'il est duc, mais parce qu'il vient d'écrire sur le dix-septième siècle un livre digne de ce grand et inépuisable sujet.

Il y a vingt ans, l'apparition de ce livre eût vivement ému le public. Dans tous les journaux, des critiques instruits en auraient rendu compte, et quelques-uns même lui auraient consacré plus d'un article; aujourd'hui, c'est tout au plus s'il en sera parlé dans deux ou trois de nos cinquante feuilles politiques et littéraires. Il est vrai que ce qu'elles refusent à des ouvrages comme *Madame de Maintenon*, elles l'accordent toujours et très-volontiers à des chefs d'œuvre comme les *Marrons d'Inde*, ce qui ne laisse pas que de consoler un peu les amis des belles-lettres.

Peut-être sont ils encore plus nombreux qu'on ne le croit, et qu'aujourd'hui c'est la critique qui manque au public plutôt que le public ne manque à la critique, toutes les fois qu'elle est faite avec conscience et indépendance. Rien ne le prouve mieux que le succès de quelques bons livres dont on voit les éditions se multiplier, sans que les comptes-rendus et les recommandations y soient pour rien. Les *Mémoires de madame de Sévigné*, par M. Walckenaër, ont vite atteint à leur troisième édition, et puisqu'il s'est trouvé tant de lecteurs curieux de connaître dans ses plus petits détails la vie de madame de Sévigné, il ne s'en trouvera pas moins assurément qui voudront étudier de près madame de Maintenon, dont le personnage inspire autant d'intérêt, sinon autant de sympathies, que l'aimable auteur des lettres à madame de Grignan.

Ce furent, en effet, deux femmes qui se ressemblèrent bien peu de figure, d'esprit, de caractère, de fortune, que madame de Maintenon et madame de Sévigné. Celle-ci, blonde, rieuse et folâtre, au minois agaçant et provoquant, à l'esprit prime-sautier, au caractère vif et expansif, a passé sa vie avec le calme d'une personne qui, naturellement placée dans une position élevée, n'a eu qu'à s'y maintenir et à s'en montrer digne pour en recueillir tous les profits et tous les honneurs. L'autre, au contraire, non moins belle, mais d'une beauté plus sévère, non moins spirituelle, mais d'un esprit plus réservé et plus contenu, non moins bien née enfin, mais d'une naissance que la richesse n'accompagnait pas, a eu sans cesse à lutter contre sa destinée, qui, tour à tour, lui accordait trop ou trop peu pour son bonheur. Après n'avoir rien négligé dans la première partie de sa vie pour réparer les injustices du sort et rappeler à tous ce qu'elle était, elle dut ensuite mettre tous ses soins à le faire oublier, quand un royal mariage l'eut enlevée à un rang qu'elle ne voulait ni ne pouvait avouer.

La position de madame de Maintenon a donc presque toujours été gênée et contrainte, et c'est le sentiment de cette gêne, avec le désir d'y échapper et d'en corriger les inconvénients, qui développa chez elle cette droite raison, ce tact délicat, ce scrupuleux respect des autres et de soi qui la dirigèrent en toute circonstance. Mais par la même elle manqua d'une qualité qui a toujours le don de plaire et qui fait beaucoup pardonner : elle manqua d'abandon, de cet abandon qui est la première des grâces, et qui nous charme si vivement chez madame de Sévigné. Madame de Sévigné, que rien n'embarrasse, toujours et partout maîtresse d'elle-même, se livre franchement, avec la plus grande naturelle originalité, à tous les mouvements de son cœur, à toutes les inspirations de son esprit. Madame de Maintenon, au contraire, qui eut tour à tour à rappeler ceci ou à faire oublier cela, et, dans l'une et l'autre de ces positions, toutes sortes de ménagements à garder, en fut réduite à n'agir et à ne parler qu'après avoir mesuré la portée de ses paroles et de ses actes. C'est pour cela, c'est parce qu'elle a manqué d'abandon qu'on l'a crue fausse et artificieuse; car, de même qu'on prête souvent de la profondeur aux sots à mine grave, de même aussi on est naturellement enclin à soupçonner de perfidie les gens qui n'ont pas de premiers mouvements et qui craignent de se livrer.

Madame de Maintenon a été punie par ou elle avait péché. Elle voulait, comme elle le dit dans une de ses lettres, *jouer un beau personnage*. Ce personnage, elle l'a joué, et si bien joué, qu'on a cru qu'elle s'y était aidée d'une foule d'artifices dont elle ne fit jamais usage, dont même elle n'eut pas besoin. C'est une vérité que M. de Noailles met dans tout son jour, et il est impossible de conserver un doute sur ce point lorsqu'on a lu les deux premiers volumes de son *Histoire*, qui nous retracent la vie de la marquise depuis l'époque de sa naissance jusqu'à celle de la révocation de l'édit de Nantes inclusivement.

Avant d'arriver à son héroïne, M. de Noailles, suivant l'ordinaire usage, a voulu nous rappeler les noms et les faits de ses aïeux, et principalement de son père et de son grand-père, le fameux Théodore Agrippa d'Aubigné, l'austère calviniste, l'ami de Théodore de Bèze, l'infatigable compagnon d'armes du Béarnais, le vigoureux poète des *Tragiques*, le mordant auteur du *Baron de Fœneste* et de la *Confession de Sancy*, homme en tout singulier, et qui, durant le cours de sa longue vie, demeura étroitement mêlé à toutes les guerres, à tous les débats, à toutes les idées de son siècle.

M. de Noailles a vigoureusement dépeint cette grande et austère figure, dont il résume les traits dans ces lignes excellentes : « Personne, dit-il, ne représente mieux que d'Aubigné la vie abondante et énergique qui anima tout le seizième siècle; écrivain, guerrier, historien, poète, théologien, controversiste quand il le fallait, sans cesse il quittait l'épée pour la plume, et il était bien en même temps le type de ces rudes gentilshommes huguenots, fiers, indépendants, inflexibles dans leur foi et dans leur haine contre le papisme, toujours le casque en tête et la dague au poing. Il continua même auprès de Henri IV le rôle de ces grands frondeurs de la cour de Valois qui blâmaient tout, parlaient haut, s'éloignaient tout à coup pour courir aux armes, rôle qui s'effaça peu à peu sous la main ferme du cardinal de Richelieu, et qui vint s'éteindre à la cour soumise de Louis XIV dans la personne de Saint-Simon, frondeur muet et caché qui répandait en secret sa bile dans ses volumineux Mémoires demeurés longtemps inconnus. »

Malheureusement d'Aubigné avait un fils qui lui ressemblait fort peu, joueur, prodigue, débauché, et, qui pis est, traître et renégat, changeant de religion et de parti dès qu'il y trouvait son profit, il alla jusqu'à s'attirer les malédictions de son vieux père, qui, las de pardonner, le déshérita. Cependant cet aventurier avait de l'esprit et une jolie figure, et il épousa une belle et vertueuse demoiselle dont il commença par manger le bien; puis il l'emmena en Amérique, où il espérait rétablir sa fortune. Mais, ayant noué des intelligences avec les Anglais, il fut arrêté et enfermé au Château-Trompette à Bordeaux, puis à Niort, ou sa femme l'accompagna, et où elle accoucha, le 27 novembre 1635, de Françoise d'Aubigné, depuis marquise de Maintenon.

Enfant encore, elle se vit séparée de sa mère et confiée aux soins d'une tante qui n'oublia rien pour ramener dans les droites voies cette petite brebis calviniste. Douceurs, promesses, menaces, on employa tout en vain pour la faire changer, tant cet enfant avait déjà de fermeté dans le caractère. On ne lui épargna pas même les humiliations. Confondue avec les domestiques, elle fut chargée des plus vils détails de la maison. « Je commandais dans la basse-cour, a-t-elle dit depuis, et c'est par là que mon règne a commencé. » Tous les matins, dit à ce propos M. de Noailles, un loup sur son visage pour conserver son teint, un chapeau de paille sur la tête, une gaule dans la main et un petit panier à son bras, on l'envoyait garder les dindons, avec défense de toucher au panier avant d'avoir appris par cœur cinq quatrains de Pibrac.

Avec Pibrac elle lisait déjà Plutarque, et son jeune esprit acquérait de bonne heure une maturité dont elle eut besoin, lorsqu'en sortant d'un couvent de la rue de Saint-Jacques, où on l'avait mise par charité, elle entra dans le monde, seule, sans protecteurs, aussi belle que pauvre, et ayant à soutenir l'honneur d'un grand nom, qui n'est qu'un embarras lorsqu'il n'est pas un appui.

Avant de suivre madame de Maintenon dans la société où elle allait faire ses premiers pas, M. de Noailles nous a esquissé le tableau de cette société nouvelle qui se forma de 1600 à 1650 et dont le berceau fut l'hôtel de la marquise de Rambouillet, dont on a bien souvent parlé, mais dont jamais, je crois, on n'a aussi bien saisi et défini le caractère, l'esprit, la position, l'influence que le fait M. de Noailles, dans ce passage : « Habituellement sédentaire à Paris, où on l'appelait la *déesse d'Athènes*, et déjà mère de sept enfants, en 1620, madame de Rambouillet nous apparaît comme la première grande dame de l'ancien régime, telle que les deux siècles derniers en ont offert plusieurs modèles; avant une existence simple et noble, bien à la cour sans en dépendre, entourée d'une famille nombreuse, d'amis plus nombreux encore et des respects de tous, attirant par la séduction de la vertu et le charme de l'esprit, exerçant sur les manières et la morale du temps un ascendant généralement accepté, et cachant sous des apparences frivoles et brillantes une de ces âmes grandes et fortes que n'étonne pas plus le malheur que la prospérité. Dans la révolution française, on a vu nombre de ces grandes dames, habituées dès leur enfance au luxe et aux délicatesses de la vie, descendre tout à coup de ces splendeurs presque avec indifférence pour entrer dans d'odieuses prisons, et marcher à la mort avec calme, dignité, majesté même, au milieu de leurs bourreaux. »

Voilà certes un beau portrait, vrai à tous égards, dont toutes les nuances sont finement senties et vivement exprimées. Mais tout en reconnaissant la salutaire influence qu'exerça l'hôtel de Rambouillet sur les mœurs et les ouvrages de l'esprit, il faut se garder de lui trop accorder. Selon moi, M. Roderer, dans son point de vue systémati-

(1) Au comptoir des Imprimeurs-Unis.
(2) Chez Firmin Didot.

que, a dépassé toute mesure. C'est avoir une pauvre idée du dix-septième siècle que de le faire graviter tout entier autour du *cabinet bleu d'Arthénice*, du salon de madame de Rambouillet; c'est méconnaître l'originalité des plus vigoureux génies de cette époque que d'attribuer le mérite de leurs chefs-d'œuvre aux conversations de cette société qui prisait, avant tout, le joli et le poli; où trônaient Marini, Voiture, Balzac et Chapelain. Bossuet ne fit que traverser les salons de la marquise; si on y protégea le *Cid* de Corneille, on y condamna *Polyeucte* tout d'une voix. Molière et La Fontaine n'en étaient pas, et l'auteur des *Précieuses ridicules*, bien qu'il se défende, dans sa préface, d'avoir voulu attaquer les vraies précieuses, coterie puissante et redoutable, n'en a pas moins jeté plus d'une pierre dans leurs jardins. Ce qui le prouve, c'est le mot de Ménage à Chapelain, en sortant de la première représentation des *Précieuses* : « Vous et moi, monsieur, nous avons longtemps admiré les sottises qui viennent d'être critiquées si finement; il nous faudra désormais brûler ce que nous avons adoré et adorer ce que nous avons brûlé. » Or, ce n'était pas avec des Cathos et des Madelon que frayaient Ménage et Chapelain, mais avec ce que le *précieux* avait de plus considérable.

Littérairement, l'influence de l'hôtel de Rambouillet a été mêlée de bon et de mauvais. Si elle se fût imposée à des génies comme Molière et La Fontaine, elle les eût certainement gâtés et affadis, autant que la chose était possible. La Fontaine, il est vrai, se disait le disciple de Voiture; mais c'était un disciple qui n'avait retenu de son maître que la politesse de son goût et son aimable enjouement, sans toutes ces pointes et toutes ces mignardises qu'on avait admirées d'abord à l'égal du reste. L'esprit humain a procédé à l'hôtel de Rambouillet comme il a toujours fait en toute chose : partout et toujours on commence par dépasser le but avant de l'atteindre; à force de vouloir s'éloigner du grossier et du barbare, on avait poussé, à l'hôtel de Rambouillet, jusqu'au précieux et au raffiné. Mais l'effort n'en fut pas moins louable, et il a porté ses fruits. C'est dans le *cabinet bleu* de la marquise, le premier salon qui s'ouvrit en France, que commença cet agréable commerce des grands seigneurs, des grandes dames et des gens de lettres, qui introduisit dans les mœurs cette décence, ce respect des bienséances, et, dans les œuvres de l'esprit, cette politesse, cette délicatesse qui est l'un des caractères les plus distinctifs et comme la fleur de notre littérature. « Ce fut là enfin, nous dit M. de Noailles, que naquit réellement la *conversation*, cet art charmant dont les règles ne peuvent se dire, qui s'apprend à la fois par la tradition et par un sentiment inné de l'exquis et de l'agréable, où la bienveillance, la simplicité, la politesse nuancée, l'étiquette même et la science des usages, la variété de tons et de sujets, le choc des idées différentes, les récits piquants et animés, une certaine façon de dire et de conter, les bons mots qui se répètent, la finesse, la grâce, la malice, l'abandon, l'imprévu, se trouvent sans cesse mêlés, et forment un des plaisirs les plus vifs que des esprits délicats puissent goûter. »

On voit par cette définition que M. le duc de Noailles sait causer et qu'il sait aussi parfaitement écrire. Son style a cette simplicité ornée, cette élégante précision, cette justesse, et en même temps cette facilité qui peignent les choses avec vérité, avec aisance et avec grâce. C'est la langue du dix-septième siècle, mais dans la bouche d'un Français du dix-neuvième, qui ne se permet point d'archaïsmes, et qui n'ignore pas qu'avant tout il faut parler pour se faire entendre. Quoique habituellement sobre d'images, M. de Noailles sait les employer à propos pour peindre aux yeux une idée vraie. C'est ainsi qu'il nous représente le devancier de tous les grands hommes du siècle de Louis XIV, l'auteur du *Cid* et de *Cinna*, « comme la colonne isolée d'un édifice qui n'est pas encore construit. » C'est ainsi que, sans rien perdre de sa gravité, le style de l'histoire peut s'embellir de ces images dont les historiens de nos jours, et même M. de Chateaubriand, ont terriblement abusé. M. de Noailles est presque toujours aussi heureux que sobre dans le choix de celles qu'il emploie. Je n'aime pas cependant à lui entendre dire que les hommes *traînent depuis Adam le boulet du vice*. L'image n'a rien de très-biblique; car c'est absolument comme si l'on disait que les hommes depuis Adam sont condamnés aux travaux forcés à perpétuité.

Mais je m'aperçois que je ne suis encore qu'aux cent premières pages des deux volumes de M. de Noailles, et que cependant j'ai déjà eu tant d'observations à faire, d'éloges à décerner, de passages à citer que me voilà presque au bout de la carrière que je dois parcourir ici. J'aurais pourtant bien désiré vous faire suivre pas à pas, à travers toutes les phases de sa vie si singulière, et mademoiselle d'Aubigné, et madame Scarron, et la gouvernante des enfants de Louis XIV, et madame la marquise de Maintenon, et enfin la femme du grand roi, qui, dans cette haute position, sut toujours user discrètement de son influence, et ne chercha jamais à gouverner Louis XIV, qu'aucune femme ne gouverna; qui, enfin, comme l'a déjà dit Voltaire, est parfaitement innocente de la révocation de l'édit de Nantes, qui se rattachait dans la pensée du roi à tout un système d'unité religieuse et politique, que M. de Noailles expose avec une merveilleuse netteté, avec un rare bon sens. Car partout il mêle les hautes considérations de l'historien aux récits et aux remarques du biographe; et, sans sortir du cadre qu'il s'est tracé, il en agrandit la perspective par l'art avec lequel il y fait entrer tout ce qui de près ou de loin s'y rattache.

Au résumé, c'est la un excellent livre que j'ai du plaisir à louer, parce qu'il satisfait sur presque tous les points mes sympathies historiques et littéraires, parce que j'y trouve tout ce que j'aurais pensé et dit sur un pareil sujet, s'il m'avait été donné de le comprendre et de l'exprimer aussi bien.

En finissant, je m'aperçois que madame de Maintenon m'a terriblement fait oublier madame de Sévigné. Mais déjà, dans un autre recueil, j'ai parlé longuement des trois premiers volumes des *Mémoires* de M. Walckenaër. Le quatrième, qui vient de paraître, ne sera pas le dernier, puisqu'il ne nous raconte que deux ans de la vie de madame de Sévigné. Comme on le voit, la route, avec M. Walckenaër, sera longue. Chemin faisant, il est vrai, il n'épargne rien pour nous instruire et nous plaire. Qu'il y prenne garde pourtant; il ne faut pas que les Mémoires sur madame de Sévigné soient plus longs que sa correspondance, car, entre celle-ci et celle-là, on n'hésiterait pas. On préférera toujours voir madame de Sévigné, ses parents et ses amis, peints par elle-même que par un de ses biographes, si judicieux et si agréable qu'il soit.

ALEXANDRE DUFAÏ.

Chronique musicale.

Pour peu que nous eussions de penchant à imiter ces caractères moroses, malheureusement très-nombreux au temps où nous sommes; ces gens à propos de tout et toujours de mauvaise humeur, qui trouvent que rien de ce qui est n'est bien, qui pensent que tout est pour le pis dans le pire des mondes possibles, nous aurions certes beau jeu aujourd'hui. Nous demanderions d'abord, passant ambitieusement du simple rôle de chroniqueur musical à celui de grave critique de la société humaine, comment il se fait que, ayant eu la faculté de placer la saison musicale aux beaux jours de l'année, celui qui organisa notre monde parisien la fit précisément coïncider avec les jours où le froid est le plus intense, où règnent les brouillards les plus épais, les plus humides, les plus malsains. Il est permis de croire, non sans fondement, que le même Français qui créa le vaudeville fut pour quelque chose dans cet arrangement de choses, que, ne malin avant tout, il contribua de tout son pouvoir à ce qu'elles fussent ainsi, et pas autrement, afin de jouer un bon tour de sa façon à ces hauts et puissants seigneurs et maîtres, les théâtres lyriques. Et le drôle a si bien réussi, qu'il ne se passe pas de saison musicale ou les directeurs des grands théâtres de musique subventionnés ne soient, à un instant donné, aux abois pour composer leur spectacle. Le rhume et l'enrouement sévissent sur toutes les poitrines, sur tous les larynx à la fois; la voix robuste et vigoureuse de la bassetaille n'est pas plus à l'abri du mal que le gosier frêle et délicat du premier ténor amoureux. Jugez de ce que devient, en ce cas, le mélodieux instrument de la chanteuse légère, comme le timbre ordinairement pur et limpide de la cantatrice expressive doit tristement se voiler, s'assombrir, se ternir. Aussi, pendant la quinzaine qui vient de s'écouler, pour quelques journées de gelée un peu forte, le public s'est-il vu momentanément privé du chef-d'œuvre en vogue : *le Val d'Andorre*. En outre, l'administration de l'Opéra-Comique, animée d'un zèle bien louable, voulait finir l'année 1848 par la première représentation d'un nouvel opéra-bouffon, *le Caïd*, dont on dit d'avance le plus grand bien. Mais le zèle directeur avait compté sans les enrouements et les rhumes, et force a été de renvoyer l'ouvrage nouveau en 1849. Nous espérons cependant vous en donner, la semaine prochaine, d'excellentes nouvelles; car, selon toute probabilité, *le Caïd* sera représenté en même temps que cet article sera sous presse.

A l'Opéra, quand les roulades sont arrêtées par la glace, ou les sons filés interrompus par le brouillard, il reste du moins les entrechats, corps de réserve qui donne alors d'autant plus volontiers. Mais danser n'est pas chanter. Et d'ailleurs si l'on danse, en cette saison, avec plaisir, avec entrainement, avec délire, par une sorte de besoin hygiénique, c'est une raison de plus pour que l'on chante péniblement, sans souffle, tout de travers, et par pure obligation. Il est évident, d'après cette autre raison, que le temps des bals ne devrait pas être le même que celui de la musique proprement dite; on écoute alors celle-ci avec impatience, on la goûte médiocrement, bien que, pour se donner une contenance, on ait l'air de la goûter; enfin il est clair que, dans un monde mieux fait que le nôtre, la saison musicale viendra en d'autres moments qui lui seront plus naturellement appropriés. En attendant, il faut bien se résigner, tant les habitudes des longtemps contractées sont difficiles à réformer, à la voir revenir l'année prochaine et bon nombre d'années ensuite, toujours à la même époque, et cela malgré brumaire, frimaire, nivôse, pluviôse et ventôse. C'est aux larynx sensibles et frazils a se précautionner convenablement s'ils en trouvent le moyen, et au public à prendre patience. *Le Val d'Andorre* a d'ailleurs reparu sur l'affiche de l'Opéra-Comique et continue d'y figurer glorieusement trois ou quatre fois par semaine

Madame de Lagrange a repris aussi le cours de ses débuts à l'Opéra. Après le rôle de Desdémone, elle a chanté celui de Lucie et celui de la princesse Isabelle dans *Robert-le-Diable*. Nous avons rendu justice à l'agilité nette et brillante qui a mérité à cette remarquable chanteuse d'être accueillie avec faveur dès la première soirée qu'elle s'est fait entendre. La scène de folie de *Lucie* lui a de nouveau valu un très-beau et très-juste succès, par la manière surtout dont elle l'a vocalisée. Elle dit avec le même incontestable talent de vocalise l'air du deuxième acte de *Robert-le-Diable*. Mais ce talent, il faut bien le dire, laisse toujours désirer un peu de cette chaleur communicative si nécessaire au théâtre, et c'est avec regret qu'on se sent plus étonné qu'ému en l'écoutant.

Nous espérions pouvoir annoncer aujourd'hui la réouverture accomplie ou très-prochaine du Théâtre-Italien, qui devait, disait-on, s'effectuer sous la direction de M. Ronconi, avec le concours de MM. Lablache, Mario, mesdames Alboni, Castellan, et de plus la Barbieri, cantatrice fort renommée depuis quelque temps en Italie. Nous tenions, en effet, de source certaine que la commission des théâtres, consultée à ce sujet, avait émis une opinion tout à fait favorable à cette combinaison, qui lui paraissait la meilleure entre toutes celles qui lui étaient présentées. Cependant les portes de la salle Ventadour restent closes, et rien n'est moins assuré que de les voir bientôt se rouvrir. C'est donc avec douleur que nous sommes obligés de constater que l'année 1849 se distingue des précédentes, à son commencement, par l'absence d'un des théâtres les plus nécessaires au luxe de notre grande cité, et à l'existence duquel est attachée la vie d'un grand nombre d'artistes très-distingués. Depuis près d'un demi-siècle, ce théâtre n'avait pas une seule année fait défaut à la saison musicale parisienne. Il en coûte de signaler pour la première fois la ruine d'une entreprise naguère si florissante. Et s'il ne s'agissait, après tout, que d'un théâtre de moins, on pourrait à la rigueur se consoler en suivant l'exemple de ceux qui disent : « Ce n'est rien, c'est une femme qui se noie. » Mais, de même que le bon La Fontaine, nous ne sommes pas de ces gens-là; et, comme nous voyons dans les choses d'ici-bas, quelque futiles qu'on les juge, une liaison extrêmement étroite, une dépendance très-intime, on trouvera, nous nous plaisons à le croire, et nous le désirons vivement, autre chose que d'inutiles regrets pour relever un théâtre qui lit si longtemps la joie de tout ce que le monde entier compte d'esprits d'élite, de bon goût, éclairés, aimant le beau dans son essence la plus immatérielle en même temps que la plus agréable. Qu'on appelle ces esprits-là, si l'on veut, aristocratiques ou autrement, peu nous importe. Toujours est-il que nous considérons la gloire de la France comme solidairement engagée dans le maintien de ces institutions artistiques qui firent placer notre pays à la tête des nations intelligentes par les étrangers eux-mêmes. Il ne s'agit pas de l'abdication volontaire ou forcée d'un sceptre ordinaire.

Quoi qu'il en soit, la saison des concerts est décidément ouverte. Elle a été inaugurée, le lendemain de la Noël, par une soirée qui marquera, nous n'en doutons pas, parmi les plus belles de cet hiver. Elle offrait, comme un fort grand nombre de soirées et matinées musicales dont nous aurons à parler durant les trois mois qui vont suivre, le double plaisir de l'art et de la bienfaisance. De plus, et c'était là le principal attrait du programme, Térésa Milanollo y faisait sa rentrée dans le monde musical, qui, depuis quelque temps, était veuf de ce rare et beau talent, depuis, hélas! que Térésa était elle-même demeurée veuve de sa chère sœur Maria, sa digne partenaire de gloire et de succès. Quelle émotion, quelle douleur a dû ressentir la pauvre Térésa en se voyant seule pour la première fois devant le public, seule, sans sa bien-aimée Maria, morte à seize ans! Et pour elle, Térésa, qui n'est guère plus âgée, combien ce premier instant de retour au monde, à l'art, aux triomphes, a dû être un instant de tristesse et d'angoisses! Mais l'art, ce sublime consolateur de toutes les peines, et le public, cet enthousiaste oublieux, se sont unis en ce moment, comme par une impulsion divine, pour adoucir le choc douloureux dont le cœur de Térésa était ébranlé. Au bruit des applaudissements unanimes, l'artiste est redevenue elle-même, et le public qui l'avait connue il y a sept ans enfant précoce et charmante, l'a retrouvée artiste véritablement accomplie, au-dessus disons-le, même, de quelque éloge que notre plume en pût tracer. Comment, en effet, raconter, analyser, expliquer la manière dont cette jeune fille joue du violon? Cet instrument, qui, suivant nos habitudes, ne semble pas fait pour elle, devient entre ses mains une chose qu'aucun mot ne saurait exprimer. Ce sont des sons d'une rondeur, d'un moelleux, d'une justesse, d'une puissance, et puis d'une finesse et d'une suavité, qui pénètrent jusqu'au fond de l'âme en vous ravissant les sens. Elle chante comme la voix la plus parfaite ne pourrait mieux faire, et la difficulté semble ne pas exister sous ses doigts, tant elle l'exécute avec grâce, avec aisance. et même, pour ainsi parler, avec modestie. Térésa Milanollo doit rester tout l'hiver à Paris; nous aurons par conséquent plus d'une occasion de l'entendre et d'en parler; nous tenions seulement a dire aujourd'hui que son retour parmi nous a été dignement et bruyamment fêté.

Dans le même concert, mademoiselle Aglaé Masson, qui était, elle aussi, il y a quelques années une pianiste précoce, a exécuté le concerto en *fa* de Weber, de façon à prouver qu'elle est maintenant une virtuose consommée. Aussi une bonne part des triomphes de la soirée lui a-t-elle été légitimement décernée. Le récitatif et la cavatine d'Arsace de *Sémiramide*, la scène et l'air du deuxième acte de la *Reine de Chypre*, chantés par mademoiselle Sophie Méquillet, ont valu le succès le plus flatteur à cette éminente cantatrice, dont la place est marquée à l'Opéra, ou déjà, d'ailleurs, elle a occupé un rang distingué, autant par son jeu sévère que par sa belle voix et sa savante méthode de chant. Madame Cabel s'est également fait applaudir en disant d'une voix fraîche et légère l'air des *Mousquetaires de la Reine*, et la marguerite du *Val d'Andorre*. Enfin tout le concert a paru satisfaire pleinement le nombreux public d'artistes, de gens de lettres et d'amateurs qui n'avait pas laissé vide une seule place de la salle Hertz. Nous croyons avoir déjà dit dans un précédent article que cette soirée était donnée au profit de la caisse de secours et pensions de l'association des artistes musiciens

Les Spectacles-Concerts du boulevard Bonne-Nouvelle viennent de faire une véritable excursion dans le domaine de l'Opéra-Comique. La pièce que nous y avons vu représenter dernièrement sous le titre de l'*Inneau de la Marquise*, a toutes les proportions et les allures du genre que le théâtre Favart a seul le droit d'exploiter. Nous y avons remarqué mademoiselle Petit-Brière et M. Béraud, deux débris de feu l'Opéra-National; mais deux débris heureusement assez jeunes et assez bien doués de voix et d'intelligence dramatique pour que nous espérions les voir bientôt sur une scène plus élevée.

G. B.

Prédictions pour 1849. — Caricatures par Quillenbois.

Chapeau qu'adopteront nos modernes incroyables.

Les mécontents conserveront le chapeau Caussidière

Les bons journaux finiront par éclairer la population des campagnes.

Les dindons se nourriront de canards.

La manie de l'uniforme forcera le gouvernement d'habiller les militaires en pékins afin de les distinguer des bourgeois.

Il y aura une cruelle persécution contre les apôtres des doctrines communistes.

Les citoyens ne seront plus obligés qu'à six jours d'élection par semaine. Le septième leur sera accordé... pour monter leur garde.

Le vote en douze temps fera désormais partie de l'exercice des troupes.

Les théâtres se feront phalanstériens pour avoir des queues

Prédictions de 1849. — Caricatures par Quillenbois.

Les étrangers redeviendront un des plus beaux ornements de Paris.

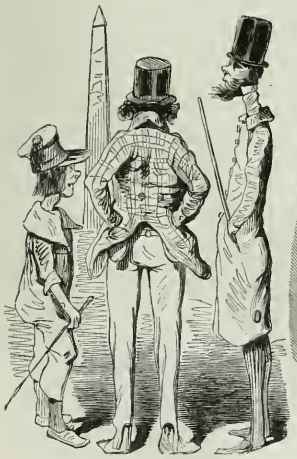
Les clubs demanderont que toutes les élections se fassent à Paris, pour éviter les influences du donjon et du clocher.

M. Proudhon, l'ennemi de la propriété .. des autres, ayant recueilli une succession, reviendra à des sentiments meilleurs.

M. Cabet continuera à ne pas effectuer son voyage en Icarie.

Les artistes continueront à cacher leur or, pour affamer les modèles.

Les bals publics attireront toujours la meilleure société.



Les partisans de la décentralisation pétitionneront pour que l'obélisque de *Luxor* soit partagé entre les 86 départements.

Les socialistes des deux sexes continueront à s'occuper de la misère du peuple en mangeant du veau froid et en portant les toasts les plus chauds.

Il y aura toujours des mécontents, surtout parmi les professeurs. . de barricades.

Le Jour de l'An à Canton.

C'était le 26 janvier. Le jour venait à peine de paraître, et j'étais peu mollement étendu sur un canapé en rotin qui me servait de lit dans la salle à manger du consulat.

Je m'éveillai, et voyant le jour poindre à travers ma moustiquaire, je m'empressai d'appeler Ayanu, mon jeune *boy* chinois que j'avais emmené de Macao à Canton.

Ayann devait aussitôt apparaître avec des cigares de Manille, une mèche allumée et la tasse de thé, cet indispensable réveille-matin en pays chinois.

Mais à peine eus-je prononcé le nom d'Ayann, qu'il se fit à mes oreilles un bourdonnement de *tchin-tchin*, à croire que toute la maison éternuait

« Ayann! Ayann! la tasse de thé! » criai-je plus fort, sans me donner la peine d'ouvrir les yeux.

Et les *tchin-tchin* continuaient de plus belle.

« Ah çà, quelle musique est-ce donc... Ayann!... »

Cette fois je me retournai vers la salle, j'entr'ouvris la moustiquaire, j'ouvris tout à fait les yeux, et je vis quatre faces chinoises qui s'inclinaient, se relevaient, s'inclinaient encore, avec force sourires et un murmure plus ou moins harmonieux de salutations

Ayann se détacha le premier de ce groupe élastique, m'offrit la tasse de thé avec la gravité qu'il apportait à l'accomplissement de tous ses devoirs, puis glissa légèrement dans la soucoupe un éventail en papier, couvert de dessins et d'inscriptions. Cela fait, il joignit les mains, et se livra à un solo de *tchin-tchin* sur tous les tons

Le *comprador* (chef des domestiques) s'avança à son tour et me présenta respectueusement un bâton d'encre de Chine et un étui à pinceaux, qu'il déposa avec précaution sur le canapé.

Puis vint le portier avec une paire de lanternes sur lesquelles était écrit mon nom en grandes lettres chinoises rouges et noires.

Je ne savais que penser de cette cérémonie et je laissai défiler tout ce monde, bien convaincu que les Chinois étaient incapables de me jouer une mauvaise plaisanterie.

Restait encore le cuisinier. Il tenait dans sa main un plat soigneusement recouvert d'une serviette. — « Et toi aussi! Voyons, approche; que m'apportes-tu là? un plat de ta façon! » — En effet, le drôle retira la serviette et me mit presque sous le nez un petit cochon de lait parfaitement rissolé au milieu d'une molle litière de persil.

C'était le bouquet, qu'accompagna une dernière fusée de *tchin-tchin*, lancée en chœur par les quatre Chinois.

« Çà maintenant, — leur dis-je en tendant à Ayann la tasse de thé que j'étais parvenu à boire dans les entr'actes de cette comédie, — ayez la bonté de m'expliquer pourquoi tant de cadeaux! En tout cas, c'est fort bien à vous, et je vous remercie. Toutes ces belles choses me serviront.... Ayann, veille au petit cochon : ce sera pour le déjeuner. ... Allons, répondez : c'est donc une fête?...

— Mais, monsieur, — me dit le comprador, — nous sommes aujourd'hui au premier jour de la vingt-deuxième année du règne de Tao-Kwang. (Au nom vénéré de l'empereur, les quatre Chinois s'inclinèrent humblement.)

— Comment, le jour de l'an! Mais vous employez donc votre année à fêter le jour de l'an! voilà pres d'un mois qu'il est passé.

— Daignez me pardonner, grand homme, — reprit mon imperturbable comprador : — c'est aujourd'hui le premier jour de la vingt-deuxième année du règne de Tao-Kwang. (Les quatre Chinois s'inclinèrent derechef.)

— Au diable votre Tao Kwang!... N'étions-nous pas à Macao le 1er janvier? Parbleu, vous le savez bien — Toi, Ayann, qui m'as quitté toute la journée sous prétexte de rendre tes hommages à tes nobles parents, pour te conformer, disais-tu, aux règles du sage Confucius, qu'as-tu à répondre?

— Mais, monsieur, a Macao c'etait le faux jour de l'an, celui des *barbares*.

— Comment, drôle, le *faux* jour de l'an! »

Je commençais à m'irriter de ce singulier entêtement. Mais aussitôt, sans me laisser le temps de les interroger davantage, mes Chinois se mirent à répéter, tous ensemble cette fois : « Premier jour de la vingt-deuxième année du regne de Tao-Kwang! Tchin-tchin, tchin-tchin. Premier jour...

— Oh! pour le coup, j'y consens. Laissez-moi m'habiller tranquillement, et retournez chacun a vos affaires; toi, comprador, au marché; — toi, a tes fourneaux, — et toi, à la porte (c'était au portier que je me permettais de tenir ce langage.) — Ayann, va me chercher encore une tasse de thé. Puisqu'il y a deux jours de l'an, a ce qu'il paraît, je peux bien prendre deux tasses de thé. »

Quand Ayann fut sorti : « Au fait, — pensai-je, — j'oublie toujours que je suis en Chine. Si les Chinois faisaient comme nous, ce ne seraient plus des Chinois. Il serait bien plus extraordinaire, vraiment, que leur année commençât au 1er janvier, en même temps que celle des barbares. Malheur aux astronomes de Pékin, s'ils s'étaient permis un tel plagiat! J'aurais dû lire Confucius; après tout, j'aime mieux payer deux fois le tribut du jour de l'an : c'est beaucoup plus simple. Seulement, qu'ils n'y reviennent plus avec leurs tchin-tchin. »

Je tirai alors quelques piastres en retour de l'éventail, de l'encre de Chine, des lanternes et du cochon de lait. — Les cadeaux qu'on reçoit, en Chine comme ailleurs, finissent par coûter fort cher.

Mais je n'étais pas à bout de peines. Après les domestiques du consulat, vinrent le barbier, le tailleur, le cordonnier et tout un régiment de marchands auxquels j'avais eu affaire pour diverses emplettes. Jusqu'à l'heure du déjeuner, le consulat fut inondé de petits papiers rouges portant le nom des visiteurs, d'éventails, d'écrans; le tout accompagné de l'éternelle litanie : « C'est aujourd'hui le premier jour de la vingt-deuxième année, » etc., etc. Enfin, pour me dérober à cette continuelle bordee de compliments, je sortis avec Com-shong, interprete du mandarin de la police. — Com-shong était un de ces Chinois amphibies, comme il s'en rencontre quelques-uns à Canton, qui fréquentent la société des Européens, et qui, après s'être moqués des mandarins devant les barbares, vont, le soir, se moquer des barbares devant les mandarins. Ils gagnent à ce métier les bonnes grâces des uns et les piastres des autres. Au demeurant, ce sont de rusés coquins, et il faut s'en défier; mais ils parlent anglais, et les Européens les emploient comme dictionnaires.

Com-shong m'expliqua que la première lune de l'année chinoise commence le 26 janvier et que la fête se prolonge ordinairement pendant plusieurs jours. « Vous allez voir, me dit-il, tout Canton est sur pied. Nous n'avons ni saints ni dimanche; mais le jour de l'an est une occasion de politesses réciproques et de grand commerce. Les boutiques, les places, les théâtres sont pleins de monde. »

En effet, à peine sortis de la factorerie française, nous nous trouvâmes au milieu d'une immense foule. « Gare à vous, me dit charitablement Com-shong; la main sur vos poches! — Bah! vous vous mêlez donc aussi de faire le foulard, vous autres Chinois? — Oh! des gens distraits!... mais prenez garde et suivez-moi, nous irons plus vite. »

Puis le voilà qui crie, gesticule, pousse a droite, à gauche; j'imite naturellement cette simple manœuvre qui indique ordinairement aux bons Chinois le passage d'un mandarin ou d'un barbare. Les Anglais, qui n'aiment guere perdre leur temps dans les rues, ont habitué les Chinois à leur faire place. Grâce au procédé sommaire de Com-shong, nous fendons la presse et nous arrivons assez promptement sur la place qui longe le jardin de la factorerie anglaise et aboutit à *Old-China-street*.

La place avait un air de fête. Ici les barbiers rasant les têtes, nattant les queues, nettoyant les oreilles, ou chatouillant agréablement le dos de leurs pratiques pour égaliser la circulation du sang. — Le jour de l'an est, bien entendu, jour de barbe, et tous les Chinois, même les plus pauvres, prennent place sur l'escabeau. — La des diseurs de bonne aventure, des oiseaux savants, des munitos plus ou moins caniches, des lanternes magiques, etc Plus loin, des bateleurs se livraient aux exercices gymnastiques les plus compliqués et donnaient la parade. C'était un véritable champ de foire, d'où s'élevaient, avec le son des pétards, des cris de joie ou de disputes. « Passons vite, me cria Com-shong. Il y a ici beaucoup de gens de la campagne, et avant quelques minutes vous seriez entouré par les curieux. »

Nous entrâmes donc dans *Old-China-street*, rue assez large, pavée de dalles, recouverte de vitres comme un passage, et bordée des plus riches magasins, ou la foule des acheteurs se renouvelait à chaque instant.

« — Vous avez donc l'habitude de faire des cadeaux de jour de l'an?

» — Oh! ce n'est pas seulement cela; chacun achète ses provisions pour l'année, renouvelle sa garde-robe, une partie de ses meubles ou ornements d'intérieur. On vend les vieilleries et on achète du neuf. C'est le plus beau moment pour les marchands de bric-à-brac, qui reprennent à vil prix beaucoup d'objets de luxe que les riches Chinois ne gardent pas chez eux plus d'une année.... Et puis, au commencement de l'année, toutes les affaires se liquident, les marchands arrêtent leurs comptes, les créanciers harcèlent leurs débiteurs, et ceux-ci, pour payer, sont obligés souvent de se défaire de leur mobilier. Aussi tous les prix sont diminués. Les Européens en profitent pour faire leurs emplettes de curiosités. Si vous voulez, allons chez Toki-True; sa boutique doit être comble. »

Toki-True est le plus célèbre marchand de curiosités de Canton. Il habite *Physic-street*, rue occupée en grande partie par les pharmaciens et les magasins de nids d'hirondelles. C'est un petit vieillard, encore vert, toujours en mouvement et en paroles, toujours prêt à attraper son monde, — surtout quand il fait le boohomme en offrant la tasse de thé, — et capable d'improviser un roman ou une généalogie fabuleuse sur chacune des vieilleries qui encombrent sa boutique. Quand nous entrâmes chez lui il était au milieu d'immenses paniers remplis de toutes sortes d'objets : livres, vêtements, pipes, bronzes, etc. Autant d'attrapes pour les honnêtes Européens qui, dans le cours de l'année, viendront jeter leurs piastres dans le gouffre de son insatiable cupidité. Il achète de vieilles marmites, il les revendra à quelque Anglais comme des vases précieux fondus sous la dynastie des Ying. Qu'importe! En matière de curiosités il n'y a que la foi qui sauve. — Impossible, d'ailleurs, de sortir de la boutique de Toki-True sans en emporter quelque chose. Com-shong me pressait d'acheter et de profiter, comme tant d'autres, de la belle occasion du jour de l'an. Mais maître Com-shong n'était qu'un compère. — Quand deux Chinois se trouvent en présence d'un Européen, aussitôt la guerre sainte est déclarée de plein droit contre la bourse du *fankwai*, dont les vainqueurs savent bien qu'ils se partageront les dépouilles.

« Non, non, je ne veux rien pour aujourd'hui, dis-je en me retirant à grand'peine du guêpier. Je reviendrai, vénérable Toki-True. Au revoir. — Ah! par exemple, vous ne sortirez pas d'ici la poche vide. Je n'entends pas que vous preniez cette mauvaise habitude. Tenez, j'aime mieux vous donner un *com-sha* (cadeau) en l'honneur du jour de l'an. Ce n'est pas tous les jours fête. » Et en même temps il me planta dans la poche une longue flûte à dix trous. « Emportez-moi cela. C'est un objet de grand prix La flûte a appartenu à l'un des meilleurs disciples de Confucius. Je parie que Confucius s'en est servi! » Com-shong fit chorus et s'extasia sur la flûte.

Un cadeau de Toki-True! Le traître m'avait donc bien volé les jours précédents!

J'étais, d'ailleurs, très-embarrassé de ma flûte. Elle était ornée d'une épaisse couche de poussière, digne, assurément, de remonter à Confucius. La rendre à Toki-True : quelle ingratitude! — La jeter au coin d'une borne : quel vandalisme! Si du moins elle avait eu la longueur d'une canne! Malheureusement elle était cassée, de vieillesse sans doute : ce qui ajoutait à son prix. — « Bah! dis-je à Com-shong, il y a partout des orchestres et des théâtres en plein vent. Allons entendre la musique moderne. Conduis-moi au plus beau théâtre : j'y trouverai bien un joueur de flûte, et je lui passerai mon antique. »

Après le dîner, je sortis de nouveau avec Com-shong. Il faisait nuit; mais les rues étaient éclairées par des milliers de lanternes de toutes formes et de toutes couleurs qui répandaient sur la fête le plus vif éclat. Les orchestres continuaient leur tintamarre, les barbiers rasaient encore, les chiens savants, tirant la langue, se livraient, comme en plein jour, à leurs merveilleux exercices, les marchands d'oranges et de li-tchi s'égosillaient au coin des rues, et le thé coulait à longs flots dans toutes les boutiques. De temps a autre, des palanquins, presque aussi larges que la rue, et portant les mandarins qui allaient faire leur cour au vice-roi, heurtaient la foule et produisaient une espèce de remous qui, de bosse en bosse, finissait par casser un carreau. De là, grands éclats de rire dans l'innombrable tribu des gamins. A chaque carrefour on entendait le bruit des pétards, sans lesquels il n'y a pas, en Chine, de fête complète. Enfin c'était, de tous côtés, joie, mouvement, illumination, musique, un vrai sabbat.

« Tudieu, Com-shong, voilà un peuple bien gai!..... On nous dit en Europe que les habitants du Céleste-Empire sont tristes comme des philosophes ou des bonnets de nuit. Croyez donc aux relations des voyageurs!

— Oh! monsieur, les voyageurs n'ont pas tout a fait tort. Les Chinois ne connaissent guère que deux grandes fêtes : celle du jour de l'an et celle des lanternes Elles durent chacune plusieurs jours, pendant lesquels Canton prend l'aspect que vous voyez

— Tiens, voici le ciel qui s'en mêle : il est tout rouge. Est-ce qu'on illumine aussi là-haut? »

« Non, c'est un quartier qui brûle dans l'intérieur de Canton »

C. LAVOLLEE.

Retour de Madrid à Paris en 1834.

SOUVENIRS DU CHOLÉRA.

(Suite et fin — Voir le précédent numéro.)

Près des murs de la ville, mais en dehors, on nous déposa sous un hangar dans la cour d'un couvent. Les moines s'étaient enfuis devant nous comme à l'aspect de deux pestiférés échappés du lazaret Sandoval déchira quelques feuillets de son portefeuille, et écrivit au crayon deux billets qu'il alla poser sur une pierre au milieu de la cour. L'un était pour le capitaine général de l'Aragon, qu'il avisait de notre arrivée, en lui demandant les moyens de partir. Dans l'autre, sans adresse et tout ouvert, il priait qu'on nous fît la charité d'un pot d'eau chaude et d'une cuiller en bois. Un moine, de ceux qui nous veillaient, vint prendre les deux dépêches, et au bout d'un quart d'heure nous étions servis. Dans cette eau chaude, et avec cette cuiller, nous fîmes délayer des tablettes de bouillon, nous y cassâmes quelques bribes de biscuit, et nous mangeâmes à la gamelle un peu de soupe dont nous avions grand besoin. Pendant ce repas d'anachorète, arriva la réponse du capitaine général, qui nous envoyait, d'occasion, une perdrix *al escabeche* (1) et une bouteille de malaga. Ce cadeau fut-il bien reçu, je le laisse à penser. Nous bûmes les premieres gorgées, car de verres point, à la santé du charitable proconsul, qui était alors, si j'ai la mémoire de l'estomac aussi bonne que celle du cœur, le général Ezpeleta.

Peu d'heures après, on nous amena, par son ordre, une petite charrette à bœufs, très basse, très étroite, attelée d'une seule mule. Sur la planche de ce véhicule primitif était posé un vieux, sale et mince matelas de crin qui me rappela celui de Lazarille de Tormes, à travers lequel se chamaillaient ses os et les roseaux de la claie du lit. Cette charrette était l'unique équipage dont nous pussions désormais nous servir. Il fallut laisser sous le hangar du couvent la regrettable carriole de Gil-Blas Ainsi donc, étendus côte à côte sur notre matelas comme un roi et une reine sur le marbre de leur tombeau, nous partîmes au milieu de la nuit, en côtoyant les bords de l'Ebre, que nous remontâmes jusqu'au bac qui est en face du village de Gurea. Là, chez une bonne vieille femme qui nous ouvrit sa porte au chant du coq, nous primes le chocolat.

Hélas! les Espagnols ont raison : Mieux vaut le mal connu que le bien a connaître. Comment croire que nous regretterions la charrette à bœufs et le matelas de Lazarille? Mais nous changions d'équipages comme l'âne du jardinier changeait de maîtres. A Gurea cesse tout chemin praticable aux voitures; il n'y a plus, dans le sentier toujours rétréci, place que pour les pieds d'un mulet. On nous amena donc deux bêtes de somme, et tandis que le svelte et leste Sandoval enjambait la sienne *au saut de mouton*, l'on hissait sur l'autre, à grand renfort de bras, la carcasse de mon squelette, plus pesant de faiblesse que d'embonpoint. J'avais pour selle, et c'était la meilleure, un large bât rembourré de paille, qui éloignait mes jambes à un pied des flancs de ma monture Cet écartement me causa bientôt une douleur insupportable et des crampes à crier. J'avais beau me jeter en avant, le nez entre les oreilles du mulet, ou me renverser en arrière, la nuque sur sa queue, rien n'adoucissait mon supplice, que redoublaient au contraire les courbettes et les ruades de la méchante bête. Il fallut s'ingénier. Avec quelques bouts de ficelle, aide du

(1) Espèce de marinade.

bon Sandoval, je fis une espèce de longue bretelle qui attachait mes genoux sur mes épaules, et je pendis littéralement mes jambes à mon cou. Nous avions à faire ainsi une longue étape de huit heures, dans des landes désertes, stériles, desséchées, où nous ne trouvions nul abri contre un soleil ardent, nul remède à une soif brûlante. Pas une maison, pas un arbre, pas un ruisseau. Mais l'espoir nous soutenait, en nous montrant, au bout de l'étape, un séjour de repos, de rafraîchissement et d'abondance.

C'était la petite ville d'Ayerbe, située au pied des Pyrénées, qui ont, comme on sait, vingt à vingt-cinq lieues de largeur entre les plaines de l'Aragon et leurs dernières cimes, tandis qu'elles s'abaissent rapidement du côté de la France. J'avais, pour ce pays, de pressantes lettres de recommandation, et la certitude d'y recevoir l'accueil d'un ami. Mais pas plus Ayerbe que Saragosse ne devait s'ouvrir pour nous. Sur un rocher qui dominait, en avant de la petite ville, le sentier que nous suivions l'un devant l'autre, nous aperçûmes tout à coup une troupe de gens armés. Ils levèrent leurs fusils, mirent en joue, et, avant que nous fussions à portée de la voix, ils nous envoyèrent trois ou quatre coups de feu sans doute à poudre. Nous pensâmes d'abord que, par une de ces marches rapides qui leur étaient si familières, les factieux de la Navarre étaient venus prendre Ayerbe et couper la communication de Madrid avec la France. Nous nous crûmes au moins prisonniers de guerre, et de gens qui gardaient peu de prisonniers vivants. Mais, comme dit la comédie de Calderon, ce n'est pas toujours le pire qui est le certain (1). Ces tireurs de coups de fusil n'étaient que des gens du bourg qui se gardaient aussi du choléra, et c'était pour nous dire, de plus loin, qu'il fallait nous en retourner. Après d'assez longs pourparlers, par écrit d'abord, puis à haute voix, ou plutôt à grands cris comme des navires qui se hèlent, on nous conduisit, sans nous toucher, entre une haie d'escopettes et de *trabucos*, dans une baraque abandonnée qui précédait de trois à quatre cents pas les premières maisons d'Ayerbe. Là, nous obtînmes encore l'aumône d'un pot d'eau chaude et d'un pot d'eau froide pour calmer la faim et la soif qui nous tourmentaient. Mais bientôt la nouvelle de notre arrivée se répandit dans la bourgade. A ma figure de Lazare ressuscité, on m'avait reconnu pour un cholérique échappé du foyer pestilentiel, et la foule oisive (c'était un dimanche) qui jasait dans les rues entre messe et vêpres, commença bien vite à murmurer contre la violation des règlements sanitaires. Des curieux vinrent rôder autour de notre baraque pour s'assurer du fait; puis les mécontents survinrent puis les furieux. C'étaient surtout des femmes, et surtout de vieilles femmes, qui se montraient acharnées. Leurs injures, leurs menaces, leurs imprécations ne cessaient de tomber sur ma pauvre tête. Il y avait, je me le rappelle, un petit ruisseau descendu des montagnes qui coulait bruyamment devant la masure où nous étions blottis. A l'abri derrière ce faible rempart, mais mieux défendu par la peur même qu'on avait de porter la main sur moi, j'essayais de faire bonne contenance, et, la cuiller en main, j'adressais même de galants *chicoleos* (fleurettes) aux plus enragées de ces mégères. Cependant l'émeute grondait et grossissait de plus belle; j'étais, sans talent ni beauté, comme Orphée au milieu des bacchantes de la Thrace, ou plutôt comme saint Etienne au milieu des Juifs, car on commençait à s'armer de pierres, pour frapper sans crainte de la contagion, et je courais vraiment risque de mourir lapidé.

Dans ce moment critique arriva l'alcade. Avec sa canne à pomme d'or, il écarta la foule, fit reculer les uns, taire les autres; puis, pénétrant bravement au seuil de notre baraque, il nous conseilla, dans une paternelle allocution, de déguerpir au plus vite. En vain j'alléguai mon état de souffrance et d'épuisement qui se lisait sur mon visage, qui s'entendait dans ma voix; le magistrat municipal répliqua froidement que, si nous nous obstinions à rester une heure de plus, il ne répondait ni de calmer les esprits, ni de retenir les mains de son *peuple* (*pueblo*), et que je ne devrais attribuer qu'à moi-même la fin tragique qui m'attendait. En même temps, un *mozo* nous amenait des mules que le prévoyant alcade avait fait bâter en toute hâte à notre intention. Il n'y avait plus à résister. Tandis que Sandoval enfourchait sa monture devant la porte, on fit entrer la mienne jusque auprès du banc de bois où j'étais étendu. Quand je me remis avec effort sur mes deux pieds, la méchante bête me tourna sournoisement les talons et m'envoya une ruade dans la poitrine. Bien portant, elle m'eût tuée peut-être; mais j'étais si faible, si peu résistant, que je tombai à la renverse comme un capucin de carte abattu par le souffle d'un enfant. Je n'eus point de mal, mais seulement le malheur de briser dans ma chute notre bouteille de bordeaux, qui renfermait encore quelques gorgées d'un vin généreux que nous ménagions, depuis Madrid, avec une avare tendresse. On me ramassa, on m'assit sur la selle empaillée, on me pendit les jambes au cou, et nous partîmes enfin, poursuivis par les malédictions du peuple d'Ayerbe.

Au sortir de cette bourgade inhospitalière, dont nous fîmes le tour par un long circuit, se dressent les premières pentes des Pyrénées. Nous commençâmes l'ascension, au coucher du soleil, le long d'une côte rapide et rocailleuse. Nos mulets avançaient péniblement, plutôt par soubresauts que pas à pas, et comme s'ils se fussent dressés sur leurs pieds de derrière. Cette position pénible, ces secousses perpétuelles achevèrent d'épuiser le reste de mes forces. Je ne pouvais plus me soutenir, ni des pieds sur l'étrier, ni des mains à la crinière du mulet. Vingt fois je manquai de glisser sur sa croupe, et de m'en aller de là Dieu sait où. Il fallut, pour continuer la route, chercher un expédient. Je n'avais plus la faculté de songer même à mon salut. J'étais mourant et résigné à mourir. Faute de trouver mieux, Sandoval et le postillon me poserent sur le bât comme un sac, la tête d'un côté, les jambes de l'autre. De temps en temps, ils me retournaient, soit sur le dos, soit sur le ventre, et nous cheminions de la sorte dans le silence de la nuit, dans notre propre silence. Fréquemment le bon Sandoval, qui marchait à mon côté me soutenant la tête, approchait son oreille de ma bouche pour distinguer, au faible bruit de la respiration, si j'existais encore, et moi je lui faisais, d'une voix, éteinte, avec mes dernières recommandations mes derniers adieux.

La triste caravane atteignait alors un vaste plateau. Nous fîmes halte. La nuit, fraîche et pure, était éclairée par une lune radieuse. L'air des montagnes, cet air bienfaisant où l'on devrait, comme l'a dit Rousseau, plonger les malades de même qu'on les plonge dans des bains d'eaux thermales, nous entourait de son atmosphère active et vivifiante. Nous étions d'ailleurs, sur ces hautes cimes, hors de l'influence pestilentielle qui infestait les plaines. Cette belle nuit au milieu de cette belle nature, ce bain d'air salubre au sortir de l'épidémie, produisirent sur moi un effet si prompt, si salutaire, si prodigieux, que je puis bien le nommer une résurrection. Je sentis renaître à la fois mon corps et mon âme; l'énergie morale me revint avec le soulagement physique, et la force de vivre m'en rendit le désir et l'espoir. Au grand étonnement comme à la grande joie de mon compagnon, je pus m'asseoir en selle, à la manière des femmes, lorsque nous nous remîmes en marche après un peu de repos, et le sac inerte de tout à l'heure, redevenu voyageur alerte, impatient, pressant sa monture de la voix et du talon.

Nous arrivâmes, vers deux heures du matin, dans un hameau de chevriers. Au milieu d'une vingtaine de cabanes, assez semblables aux chalets des Alpes, s'élevait une grande maison en pierre, où l'on avait établi, pour l'usage des courriers, un relais de mules entre Ayerbe et Jaca. C'est là que nous demandâmes et que nous reçûmes l'hospitalité. A voir l'empressement cordial de ces braves gens, les premiers depuis Madrid qui ne montras-ent à ma vue ni effroi ni horreur, on eût dit que le nom même du choléra, pas plus que son souffle empesté, n'était monté jusqu'à eux des bas-fonds de la terre. Secoué, ballotté sans relâche, pendant tant d'heures et par de tels chemins, sur la croupe et les flancs de mulets aux rudes allures, mon maigre corps était couvert d'écorchures saignantes; de la tête aux pieds, ce n'était qu'une plaie. Les bons chevriers, me promettant une guérison certaine, m'étendirent tout nu sur des nattes de jonc devant un bon feu de bois résineux, et tout en me tournant et retournant comme un lièvre à la broche, se mirent à m'oindre tout le corps avec de l'huile et du saindoux. On eût dit un athlète se préparant au pugilat. Ce traitement antique me fit, en effet, grand bien. A l'aube du jour, nous étions de nouveau chacun sur notre bête, cheminant dans la direction de Jaca, où nous arrivâmes à midi. Les murailles de cette petite place forte étaient encore mieux fermées au choléra qu'à don Carlos. On nous mit, en plein soleil, au pied d'un bastion, toujours réduits au pot d'eau chaude, que nous convertissions en soupe, grâce aux tablettes et au biscuit du panier de M. Leblanc. Mais là, enfin, cessa son usage un peu monotone. Le soir, au bout d'une autre étape, nous étions à Camfranc, où les autorités, plus indulgentes et plus courageuses, nous laissèrent entrer, dîner et coucher. C'était le premier repas et le premier repos qu'il nous eût été permis de prendre depuis la porte de Madrid. Un matelas, après un gigot de mouton, quelles délices! Capoue n'en offrit point de pareilles à l'armée d'Annibal.

Ce repas et ce repos nous donnerent des forces pour la rude journée du lendemain. Il fallait franchir le col de Camfranc, sur l'un des points culminants de la chaîne pyrénéenne, pour atteindre et descendre ensuite les versants français. J'étais monté cette fois, non plus sur un lourd et entêté mulet, mais sur un petit cheval des montagnes, vif, alerte, intelligent, qui sautait de roche en roche avec le pied agile et sûr d'un chamois. Quand nous atteignîmes les plus hauts sommets, quand nous fûmes perdus, au-dessus des nuages, dans cette région silencieuse, abandonnée de tout être vivant, où ne s'élève nul oiseau, pas même l'aigle, où l'on n'entend plus voler une mouche ni bourdonner un insecte, où la végétation se réduit à quelques mousses verdoyantes qui tapissent les flancs des rochers toujours humides, nous eûmes le beau spectacle et la dangereuse rencontre d'un phénomène propre à ces parages singuliers. Quoique nous fussions au mois d'août, et que le tonnerre grondât au loin sous nos pieds dans les vallées des deux versants, nous fûmes enveloppés tout à coup par un furieux tourbillon de neige qui menaçait, en nous ôtant la vue et presque la respiration, de nous emporter avec lui dans les précipices où il s'engouffrait bruyamment. Je me cramponnais aux crins de mon petit cheval, qui se cramponnait aux mousses glissantes du sentier. Cette tourmente glaciale, dont j'ai retrouvé depuis l'analogue dans les *chasse-neige* des steppes de la Russie, dura peu, fort heureusement. Au bout d'un quart d'heure, l'air était calme, le ciel serein, et les rayons d'un beau soleil réchauffaient nos membres transis.

Cependant, et sans nous en douter, nous avions passé la ligne idéale qui s'appelle frontière; nous étions en France. Je m'en aperçus en rencontrant, près d'un poste de douaniers, un petit détachement de soldats de la ligne que leurs pantalons rouges doivent trahir de loin aux yeux des contrebandiers. A la vue du pauvre *chevalier de la Triste-Figure* et de son piteux accoutrement, mes tourlourous furent pris d'un rire homérique : « Oh c'te tête! oh ce pif! » criaient-ils tous ensemble, me croyant Espagnol et supposant que je ne les comprenais pas. « Tiens! disait l'un, il porte ses genoux sur ses épaules comme saint Denis portait sa tête sous son bras. — Est-ce que c'est la mode en Espagne, disait l'autre, d'avoir son manteau sur le dos au cœur de l'été? — C'est pour avoir trop sué qu'il est devenu si maigre, observait un troisième. — Le fait est, reprenait un camarade, que ses joues se baisent à travers ses mâchoires; » et vingt autres quolibets qui ranimaient incessamment les éclats de leur gaieté. Jamais Potier, Vernet, Arnal, Debureau, n'eurent un tel succès de fou rire. Pour le coup, je vis bien que j'étais en France. J'appelai du doigt l'un des rieurs, et, lui mettant une piastre dans la main : « Tenez, mon brave, lui dis-je, voilà pour boire à ma santé. Vous voyez que j'en ai grand besoin, car je suis malade, et je mérite plus d'être plaint que d'être moqué. » Il ne fallut que ce peu de mots, dits en français, pour toucher le cœur de ces braves jeunes gens, qui s'éloignerent en silence et baissant la tête. J'eus regret ensuite d'avoir troublé une gaieté si franche et si peu maligne.

Après le bourg d'Urdos commencent les routes praticables aux voitures. Nous laissâmes donc la chevaux et mulets, et nous louâmes une petite carriole pour gagner Oloron. Comme elle était fort étroite et que nous la remplissions à nous deux, Sandoval et moi, le voiturier attela un second cheval pour nous conduire en postillon. Mais, ce qu'il s'était bien gardé de nous dire, c'est que son cheval de trait, jusque-là bête de somme, était mis dans des brancards pour la première fois de sa vie. Tout alla bien tant que la route resta encaissée dans les roches comme au fond d'un fossé. Mais nous arrivâmes bientôt à un passage dangereux. Coupée à pic, sur notre gauche, dans le coude d'une gorge de montagne, et dominant un profond ravin au fond duquel coulait en bouillonnant un des nombreux torrents ou *gaves* qui se précipitent des Pyrénées, la route, à droite, était taillée dans la roche vive. Une espèce de garde-fou, formé d'une perche en travers sur deux pieux fichés dans le roc, indiquait le danger plutôt qu'il ne l'empêchait.

Arrivé dans ce tournant étroit, notre limonier s'effraya du vide et du bruit qu'il avait à gauche. Il se jeta brusquement de l'autre côté, la roue heurta contre un bloc de pierre, et la carriole tomba sur le flanc, écrasant dans sa chute la perche du garde-fou. Nous voilà, Sandoval et moi, lui dessus, moi dessous, lancés par la force d'impulsion dans la capote en cuir de notre carriole, et suspendus par ce frêle appui à cent pieds au-dessus du torrent. Les chevaux, heureusement, s'étaient arrêtés, et le voiturier, désarçonné lui-même par la secousse, s'était jeté à genoux, invoquant à grands cris la Vierge et les saints. Nous lui criâmes qu'il avait mieux à faire que des signes de croix. Il vint aider Sandoval à se dégager, et tous deux me tirerent avec précaution du réduit étroit d'où mon regard *mesurait l'abîme*. Nous étions alors, par l'habitude, si bien aguerris contre les dangers, que cette aventure nous fit rire. Cependant, crainte qu'elle se renouvelât avec moins de succès, Sandoval monta à poil au l'ombrageux limonier, dont l'autre cheval, plus doux, prit la place au brancard. Nous arrivâmes ainsi à Oloron, sans plus d'encombre. Là, mon bon compagnon me quitta pour aller à Bayonne porter je ne sais quelle confidence au télégraphe, et moi je me fis mener à Pau, non pour visiter le vieux château d'Henri IV, mais pour prendre le plus droit chemin.

J'y trouvai justement place dans la petite voiture du courrier qui porte les dépêches à Mont-de-Marsan. Et lorsque, d'une écriture tremblotante comme celle d'un vieillard, j'eus annoncé à M. Georges Villiers mon arrivée en France, lorsque, ce devoir rempli, je m'assis auprès du courrier, sans souci désormais des relais et des repas, je me crus bien au bout de toutes mes tribulations. Une dernière pourtant m'attendait. Vers minuit, nous traversâmes l'Adour, non sur un pont ni dans un bac, mais tout bonnement à gué. Or, une crue d'eau subite, causée peut-être par l'ouragan de neige que j'avais traversé la veille, avait grossi cette rivière capricieuse. Nous fûmes brusquement réveillés par l'eau qui entrait dans le coffre de la voiture, et nous montait le long des jambes. Bientôt le flot souleva notre équipage, qui s'en allait à la dérive, comme un bateau, entraînant de compagnie nos deux chevaux, forcés de se mettre à la nage. Aux cris du postillon et du courrier, quelques habitants d'un village situé sur la rive accoururent à notre secours. Ils entrèrent bravement dans l'eau jusque sous les aisselles, et, s'aidant de grands bâtons, nous pousserent peu à peu hors du courant, puis sur la berge, d'où nous regagnâmes, à travers les prés inondés, la route de Mont-de-Marsan.

La diligence qui va de cette ville à Bordeaux attendait, pour partir, le courrier attardé dont elle devait emporter le sac aux lettres. Dans mon impatience d'arriver au terme du voyage, je résolus de partir avec elle. Mais toutes les places étaient prises, et je me crus très-heureux d'être admis sous la bâche, avec les paquets. C'était un four, c'était un cloaque, que pas un souffle d'air ne venait rafraîchir et purifier. Me sentant bientôt tomber en pamoison, j'allai frapper sur l'épaule d'un gros paysan des Landes qui ronflait juché sur la banquette d'impériale. « Combien vous coûte, lui demandai-je, votre place jusqu'à Bordeaux? — Trois francs, me dit-il. — Si je vous remboursais ces trois francs, reprise-je, voudriez-vous l'échanger contre la mienne? » Aussitôt, et pour toute réponse, mon homme sauta par-dessus le dossier de la banquette, puis s'étendit complaisamment entre une demi-douzaine de paniers à fromages, ravi de son marché, et bien convaincu que j'étais la dupe, tandis que je prenais sa place en plein air avec la joie d'un poisson qui rentre dans l'eau.

Fidèle au plan que traçait à Madrid mon cerveau malade, j'étais à Bordeaux, malgré toutes ces déconvenues, le 22 août, et, le 23 au matin, j'entrais dans Paris. Je tombai comme un spectre, comme un revenant, au milieu de ma famille épouvantée. Mais j'avais laissé la maladie de l'autre côté des monts. Huit jours après mon retour s'ouvrait la chasse. Je fus exact au rendez-vous de chaque année, quoique mon fusil me semblât un peu lourd; et, déjà commencée par le seul changement de place, ma guérison s'acheva promptement sous l'heureuse influence de cet autre souverain remède à tous les maux!

Louis Viardot.

(1) *No siempre lo peor es cierto.*

Les courses de l'année courante.

Aurons-nous des courses de chevaux en 1849?

That is the question.....

Il est permis d'en douter. Le livre du destin est autre qu'un *stud-book;* la République proscrit les races, et la révolution n'aime que le « sang impur : » elle déteste le « pur sang. »

Quoi qu'il en soit, j'eus l'autre soir une vision.

J'en ai fort souvent depuis peu: par malheur, elles manquent fréquemment de gaieté et offrent de l'analogie avec celles d'Ézéchiel.

Je m'endormis à l'Opéra, et je fus ravi *sans* extase au premier étage (au-dessus de l'entresol) d'une assez belle maison formant l'angle du boulevard et de la rue Grange-Batelière.

Là, je me trouvai sur un *turf* de laine ouvrée semée de fleurs tissés par M. Sallandrouze, dans une suite de grands et beaux appartements ornés de bois de cerfs, de trophées d'armes, de tableaux de courses, d'études chevalines et autres attributs de sport ou de vénerie.

Là je vis un tohu-bohu étourdissant. Au son d'une trompe qui me perforait le tympan, une multitude de gentlemen, *riders* et non *riders*, surmenaient des chevaux de bois et franchissaient des haies de dix-huit pouces de hauteur, où se livraient pédestrement aux délices de la goinfrerie.

Une jeune amazone, retroussant d'une main très-cavalièrement sa cotte, tenait de l'autre un *handicap* plein jusqu'aux bords d'un splendide aï grand mousseux. Dans cette héroïne de course, il me sembla voir les coureuses de veau socialiste, les femmes prédicantes et buveuses de blanc de la salle Valentino.

Une foule d'autres détails, hippiques ou non, attirerent aussi mes regards. Je ne vous les dirai pas. Jetez les yeux sur la gravure ci-dessous, qui est la traduction de mon rêve, dessinée, chose étrange, par un journal de Londres, le *Punch*.

Je me borne à dire qu'il me sembla voir tous les *dadas* de l'année défunte montés par les plus beaux dadais de la République une, aristocratique et sociale.

Ces messieurs accomplissaient gravement leur course au clocher, se culbutant les uns les autres, le lorgnon dans l'œil et le *stick* à la main. Ce *tic* me sembla ridicule.

La plupart de ces incroyables *sportsmen* venaient échouer misérablement contre une *haie* de cotrets qu'un lycéen de neuf printemps eût sans peine franchie à pieds joints.

J'ai demandé l'explication de cette vision de bêtes ou de cette bête de vision au prophète Daniel, que j'ai trouvé l'autre jour dans la fosse aux lions du Théâtre-Français, étant lui-même changé en ours, en expiation de ses méfaits envers Nabuchodonosor.

Daniel qui sait tout me dit :

« Tu vois les courses qui auront lieu au mois de mars, mais non dans le champ de ce nom.

— Je le vois bien, lui dis-je, car, si je ne me trompe...

— Nous sommes ici dans ce qui fut le jockey-club.

— C'est cela même. Et pourquoi, ô prophète, cette *transportation* et ce vain simulacre?

— Dumont, le bon docteur Dumont, qui est du conseil municipal, m'en a dit hier la raison. Le conseil, qui n'est pourtant pas composé d'ânes, s'est beaucoup fait tirer l'oreille pour allouer les fonds nécessaires aux courses. Puis, après la *votation*, comme on dit maintenant à l'Assemblée nationale, on s'est aperçu que le Champ-de-Mars, par suite des *travaux* qu'y ont exécutés les ateliers nationaux, était devenu tout à fait impraticable aux solipèdes. Toute course y est impossible.

— Qui disait donc que les ateliers nationaux n'avaient rien fait?

— Calomnie pure... »

Et voilà comme les courses auront lieu cette année au deuxième étage, y compris l'entre-sol, sur des chevaux de bois ou de carton, au choix, et comment les *steeple-chase* seront assimilés aux bains transportés à domicile.

Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1er Octobre doivent être renouvelés pour éviter l'interruption dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de

M. DUBOCHET,
Rue de Seine, N° 33.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Le Carême est très-court pour celui qui doit payer à Pâques.

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et Ce, ou près des directeurs de poste et de Messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

Correspondance.

M. P. M. à Paris. Votre lettre méritait d'être imprimée, monsieur; mais la place nous a manqué. Nous pouvons pourtant vous satisfaire sur le point qui concerne la querelle des socialistes au sujet des femmes, de leur destination et de leur emploi dans l'humanité et dans la société. M. Considérant soutient que les femmes peuvent quitter leur ménage et délaisser leur famille pour aller banqueter, agaper, haranguer et se griser comme des hommes. M. Proudhon soutient le contraire et relègue la femme au foyer domestique, chargée des devoirs et cultivant les goûts qui ont rendu son empire respectable et charmant. C'est ce troubadour de Proudhon, monsieur, qui parle ainsi ou à peu près. Voici pourquoi; c'est une nouvelle que je vais vous apprendre : M. Proudhon est sur le point de se marier et même on annonce qu'il fera des petits. — Vous comprenez le motif de son opinion sur les devoirs des femmes. Je ne sais pas pourquoi ses adversaires pensent autrement que lui.

A M. T. à Bourg. La collection de *l'Illustration*, monsieur, n'a pas baissé de prix ; elle conserve la valeur de l'abonnement. Seulement elle participe à un système de vente d'ouvrages de librairie qui consiste à donner en prime l'abonnement de l'*Illustration* pour une durée proportionnée à l'importance de l'achat. Ainsi, la collection de l'*Illustration*, composée aujourd'hui de onze volumes (non compris le 12e volume, commencé le 1er septembre pour finir au 1er mars), coûtant, broché, 170 fr., donnerait droit à plus d'une année d'abonnement courant; la prime, dans ce système, représente 20 pour 100 fournis dans cette valeur.

Politesses du jour de l'an. — Un de nos amis nous prie de remercier de sa part toutes les personnes qui ont bien voulu lui envoyer des petits morceaux de carton à l'occasion de la nouvelle année. Nous tairons le nom de cet ami, qui ne voudrait pas, sans doute, répondre par une impolitesse à des intentions dont il reconnaît lui-même la bienveillance; nous enregistrons la demande qu'il nous adresse, comme un moyen simplifié de remplir les devoirs de la nouvelle année, à l'usage des gens trop occupés ou mal élevés.

PAULIN.

IMPRIMÉ A LA PRESSE MÉCANIQUE DE J. CLAYE ET Ce, RUE SAINT-BENOÎT, 7.

Rébus.